

PAGES
MANQUANTES

Aurore Printanière

O Terre, ouvre au soleil
Tes yeux lourds de sommeil :
Voici qu'un jour vermeil
T'apporte un clair réveil.

Les champs murmurent... L'onde,
Fleuve ou rosée, inonde
La campagne féconde
Où le blé vient au monde.

Sur le sol ranimé
Par la chaleur de mai
L'air passe parfumé

De joie et de clémence...
Et le travail immense
Des choses recommence!...

Lucien Rainier,

L'origine de l'homme et le Darwinisme

(Dernier article) (1)

1. *L'opinion scientifique et le Darwinisme.* — Le nom de Charles Darwin est à coup sûr l'un des plus célèbres de l'histoire contemporaine. La nation anglaise a voulu faire reposer ses cendres sous les voutes de l'antique et vénérable cathédrale de Westminster; on s'apprête à convier les savants à prendre part aux fêtes solennelles, organisées pour célébrer le centenaire de sa naissance et qui se dérouleront à Cambridge où il étudia; son système a fait couler des flots d'encre et des flots d'éloquence; les expressions qui résument sa pensée: Lutte pour la vie, Sélection naturelle, sont sur toutes les lèvres et se rencontrent sous toutes les plumes. Et cependant cette retentissante célébrité est plutôt populaire que scientifique; plus les sciences se développent, plus aussi la pensée des savants s'éloigne irrémédiablement de Darwin et du Darwinisme. Et afin que l'on ne nous accuse point d'affirmer sans preuves, qu'on nous permette de reproduire ici le jugement des représentants des sciences naturelles, choisis parmi les plus en vue.

Agassiz (2), l'un des plus savants naturalistes du siècle dernier s'exprime ainsi: "J'ai pour Darwin toute l'estime qu'on doit avoir; je connais les travaux remarquables qu'il a accomplis tant en paléontologie qu'en géologie et les investigations

(1) Voir *Revue Canadienne*: mars 1908, juin 1908, nov. 1908.

(2) Louis Agassiz—1807-73. Né en Suisse. Professeur d'Histoire Naturelle à l'Université Harvard, aux Etats-Unis.

sérieuses dont notre science lui est reuevable. Mais je considère comme un devoir de persister dans l'opposition que j'ai toujours faite à la doctrine qui porte aujourd'hui son nom. Je regarde en effet cette doctrine comme contraire aux vraies méthodes dont l'histoire naturelle doit s'inspirer, comme pernicieuse et fatale aux progrès de cette science". *De l'Espèce* : p. 79.

Georges Cuvier ⁽³⁾, le maître des maîtres, Ad. Brongniart, Barrande, Milne-Edwards, de Blainville, de Quatrefages, pour ne citer que les plus illustres parmi les disparus, partagent le sentiment d'Agassiz. Comme on mettait en avant, à l'Académie des Sciences, la candidature de Darwin, au titre de membre correspondant étranger, M. Blanchard s'y opposa publiquement disant qu'il y avait péril pour la science à paraître encourager des théories conjecturales, contraires à toutes les données positives de l'histoire naturelle et à toutes les lois du véritable progrès scientifique.

De nos jours, le Darwinisme ne rencontre pas moins d'opposition qu'autrefois chez ceux qui ont seuls le droit et le devoir de parler au nom des sciences naturelles.

En Allemagne, le professeur Hartmann dans un article qui eut un retentissement considérable, donne ainsi son opinion : "En 1860 les adversaires du Darwinisme sont tout-puissants; en 1870 la théorie commence à s'implanter dans tous les pays cultivés; en 1880 la gloire du Darwinisme atteint son zénith, c'est le soleil qui éclaire les savants dans leurs recherches; en 1890 des doutes commencent à se faire jour sur la valeur scientifique du système; puis une opposition formidable vient à naître, elle se développe et elle résonne bientôt dans le monde

(3) Cuvier, Georges: 1769-1832. Le plus grand naturaliste de France et de toutes les nations.

Brongniart, Adolphe. Botaniste, 1801-46.

Barrande, Joachim, 1799-1883, géologue qui s'est spécialisé dans l'étude des terrains siluriens de Bohême.

Milne-Edwards, 1800-1885, Henri. Zoologiste français: collègue de Cuvier. Directeur du Muséum.

De Blainville, Henri M. Ducrotay—1778-1850. Naturaliste français; successeur de Cuvier dans la chaire d'anatomie comparée, auteur de très nombreux ouvrages.

De Quatrefages: Voir note biographique: *Revue Canadienne*, mars 1908.

comme un choeur immense : on ne réclame rien moins que la tête du Darwinisme et depuis le commencement de ce siècle il devient de plus en plus évident que les jours du Darwinisme sont comptés." Hartmann donne ensuite le nom de sept de ses confrères allemands qui rejettent ouvertement le Darwinisme comme une erreur. La thèse de l'évolution, ajoute-t-il en terminant, est saine et sauve, mais la sélection naturelle est impuissante à l'expliquer.

Le professeur Zoeckler, de l'université de Greiswald, appelle l'article de Hartmann l'épitaphe du Darwinisme, puis il va plus loin en affirmant qu'il est faux de dire que la thèse de l'évolution des espèces soit scientifiquement prouvée, il nie le fait même du Transformisme. Le professeur Fleischmann de Erlagen dit : "La théorie darwinienne sur l'origine des espèces n'est confirmée par aucun fait scientifique. Le Darwinisme, loin d'être le produit des recherches des savants, n'est qu'un rêve d'imagination". Le Dr Dennert, dans un opuscule intitulé "au lit de mort du Darwinisme", entreprend de démontrer que le Darwinisme est absolument anti-scientifique. Le fondement de cette hypothèse est la sélection naturelle; or, dit-il, la sélection naturelle est aujourd'hui repoussée par la majorité des naturalistes. Le professeur Oskar Hertwig, recteur de l'université de Berlin, appelle les trois principes darwiniens, la sélection naturelle, la lutte pour la vie et la survivance du plus apte, "des mots vagues qui ne donnent qu'une ombre d'explication". Le professeur Koken, de Tubigen, l'un des représentants attitrés de la paléontologie en Allemagne, affirme que l'étude de la paléontologie nous éloigne de Darwin d'une façon qu'on n'aurait pu soupçonner dix ans après la publication de son livre : "il y a des faits, dit-il, impossibles à expliquer par la transformation lente des espèces". Haeckel lui-même, semble n'admettre le Darwinisme qu'à titre provisoire en attendant mieux (*).

Les professeurs des universités américaines partagent, en

(*) Maintenant, nous sommes en tout cas obligés d'admettre et de défendre cette théorie, jusqu'à ce qu'il s'en trouve une meilleure, qui entreprenne d'éclaircir d'une manière aussi simple la même abondance de faits. *Haeckel*. —Lecomte : le Darwinisme, p. 151.

grand nombre, les vues des Allemands sur le système darwinien. M. Loeb, de l'Université de Californie, Hargitt, de Syracuse, Morgan, White, appellent le Darwinisme une théorie sans valeur scientifique. Le prof. Vines, dans un discours prononcé le 24 mai 1902 disait: "Il est certain que, si la sélection naturelle a pu conserver les espèces, elle n'a pu les produire; le mode suivant lequel les espèces inférieures se sont transformées dans les espèces supérieures est encore un mystère pour nous; les faits observés semblent prouver que les espèces ne se transforment pas au hasard, mais qu'il y a au sein des êtres vivants un principe qui les pousse et qui les dirige dans leur ascension vers les degrés supérieurs".

En France, Darwin rencontra toujours ses plus valeureux adversaires; aujourd'hui comme autrefois les représentants autorisés de la science française ne sont pas darwiniens. M. Dastre, professeur à la Sorbonne, écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* en juillet 1903: "La sélection naturelle est un composé de trois hypothèses; aucune ne peut supporter l'examen scientifique; toutes trois sont opposées aux faits". "Le Darwinisme est une fiction, écrit C. Robin dans le Dictionnaire Encyclopédique des sciences médicales, une accumulation poétique de probabilités sans preuves, d'explications attrayantes sans démonstrations".

Enfin, dans la patrie même de Darwin, en Angleterre, les anti-darwiniens sont nombreux. Selon St. George Mivart le Darwinisme est "une hypothèse puérile". M. Darwin "has utterly failed". Le Dr Elam dit que la théorie darwinienne n'est qu'un composé d'hypothèses imaginaires: "a flimsy framework of hypothesis, constructed with a complete departure from every established canon of scientific investigation" (5). Sir Oliver Lodge nie que la sélection naturelle puisse donner naissance aux espèces vivantes. Sir William Dawson (6), s'il adopte la thèse générale de l'évolution, est loin d'être partisan des hypothèses de Darwin. "La lente transformation des espè-

(5) S. Wainwright: *Scientific sophisms*, p. 86.

(6) Sir W. Dawson: "Modern ideas of Evolution."

ces, dit-il, est plutôt enseignée par les biologistes que par les paléontologistes qui s'occupent *ex officio* de l'étude des roches fossiles".

Le lecteur sera sans doute frappé par le nombre et par la force de ces témoignages et il se demandera pour quelles raisons ces savants, dont il est impossible de mettre en doute l'autorité et la sincérité, ont ainsi rejeté le Darwinisme.

Pour deux motifs principaux : l'un d'ordre scientifique, l'autre d'ordre philosophique. Darwin prétend que les espèces vivantes des terrains géologiques supérieurs ont été produites par la très lente transformation des vivants qui apparurent sur notre terre aux premiers âges de la vie. De plus il enseigne que cette admirable ascension a eu lieu sans qu'aucune intelligence n'en dirigeât le mouvement, par hasard, c'est-à-dire par le seul jeu des forces matérielles et aveugles. Or cette double supposition s'oppose aux données certaines de la Géologie et aux lois non moins certaines de la raison.

En effet, s'il était vrai que les vivants du quaternaire n'étaient que le terme où viennent s'épanouir la très-lente évolution des êtres vivants des terrains primaires, deux faits devraient être hors de doute : on ne devrait trouver à l'origine de la vie que des êtres rudimentaires, inférieurs ; en second lieu les mammifères devraient être reliés aux espèces inférieures par des chaînons intermédiaires innombrables. Or, il résulte des savantes études de Barrande sur les couches siluriennes que tous les grands embranchements étaient représentés dans les terrains primaires ; d'autre part, la Géologie nous enseigne que depuis l'apparition des êtres vivants sur la terre jusqu'à nos jours la vie a suivi, du moins *en général*, une marche ascendante ; que les invertébrés précédèrent les vertébrés ; les poissons, les reptiles ; les oiseaux apparurent avant les mammifères ; mais elle ne démontre aucunement que ce développement a été *génétique*, c'est-à-dire, que les espèces supérieures ont été lentement produites par la transformation des inférieures, comme le réclame le Darwinisme. Sans doute il y a eu dans le passé, comme il y a dans le présent, nombre d'espèces qui se ressemblent, mais il n'y a pas eu d'espèces intermédiaires, servant de traits d'union entre les être supérieurs et les êtres inférieurs. Il

est donc évident que pour donner à l'hypothèse de Darwin une base vraiment scientifique, il faut des faits et non des opinions et les faits manquent totalement: c'est l'affirmation très nette des géologues, en particulier de Sir W. Dawson et de St. George Mivart (7).

Il est évident que pour combler ce vide fatal à la théorie il ne suffit pas de faire appel ici et là à quelques rares espèces qui sembleraient intermédiaires entre les reptiles et les oiseaux, comme à ces étranges créatures qui apparurent soudain dans les fossiles de l'ère secondaire: Hesperornis, Ichthyornis et l'Archaeopteryx. Ces êtres sont des oiseaux et non des êtres mi-oiseaux et mi-reptiles. Huxley, Darwin, Sir Chs. Lyell, Sir Richard Owen sont clairement de cet avis (8).

Telle est la première difficulté contre le Darwinisme; elle est absolument capitale et de plus elle est sans réponse sérieuse. Voici en effet tout ce que Darwin "l'Abraham des hommes de science: Tyndall" a pu trouver pour y répondre.—"Je considère, dit-il, l'écorce terrestre comme un grand livre, contenant l'histoire du monde et écrit en des dialectes changeants. Mais par malheur, de cette histoire nous n'avons qu'un volume, le dernier; de ce volume, qu'un chapitre; de ce chapitre que quelques lignes, prises ici et là."—"Il est vraiment regrettable pour l'hypothèse darwiniste, répond M. de Quatrefages, que la nature ait conservé dans son grand livre tant de faits qui lui sont défa-

(7) "There is no direct evidence that in the course of geological time one species has been gradually, or suddenly, changed into another. On the other hand we constantly find species replaced by others entirely new, and this without any transition." Sir W. Dawson: *Modern ideas of Evolution*, p. 107, ss.

—The mass of paleontological evidence is indeed overwhelmingly against minute and gradual modification." St. George Mivart: *Genesis of species*, p. 129.

—Huxley lui-même parle en ces termes: "In answer to the question: What does an impartial survey of the positively ascertained truths of paleontology testify in relation to the common doctrine of progressive modification? I reply: it negatives these doctrines. *Critiques and addresses*, p. 182.

—On pourra lire avec fruit sur ce sujet l'excellent et élégant volume du R. Père John Gerard, S.J.: *The old riddle and the newest answer* (Longmans).

(8) Voir M. Lecomte: *Le Darwinisme*, p. 67, ss.

vorables, tandis que les preuves qui pourraient déposer en sa faveur ont été consignées dans des chapitres disparus. Pour accrédi-ter ses vues Darwin fait appel non à la science, mais à l'ignorance, non à des faits connus et observés, mais à des faits inconnus et jamais observés. Il semble que c'est là un procédé diamétralement opposé aux principes que Huxley et Tyndall faisaient résonner avec tant d'emphase.—“Without verification a theoretic conception is a mere figment of the intellect”. *Tyndall*.—“The man of science has learned to believe in justification, not by faith, but by verification”. *Huxley* (°).

Cette première difficulté, on l'admettra, doit éloigner du Darwinisme les esprits sérieux qui désirent demeurer fidèles aux vraies méthodes de la science et qui, avant de prendre une hypothèse pour une réalité, demandent des faits certains et non des imaginations et des chimères.

La seconde difficulté est encore plus grave, puisqu'elle s'oppose aux lois essentielles de la raison humaine. Le développement, la transformation des espèces, l'ascension de la vie à travers les temps géologiques, depuis les formes les plus imparfaites jusqu'aux mammifères, se serait faite sans direction intelligente, par hasard, c'est-à-dire, par le seul jeu des forces naturelles, fatales et aveugles? Dans l'homme les organes si parfaits, si admirables, de la nutrition et de la sensation, en particulier, ces chefs d'oeuvres inimitables, l'oeil et l'oreille interne, si parfaitement adaptés à leur action propre, seraient nés, se seraient développés sans l'intervention d'un être intelligent qui les aurait conçus et exécutés? Si l'on admire une statue, une peinture, un palais, on conclut tout de suite à l'existence d'un artiste d'autant plus intelligent que ces objets sont plus parfaits; et pour les oeuvres de la nature, que l'art humain le plus perfectionné, que l'esprit de l'homme le plus puissant ne peuvent imiter que de loin, pour ces chefs-d'oeuvres, ils seraient apparus grâce à un hasard heureux! Sans doute, il y a dans la nature des forces mécaniques, physiques, chimiques, etc., mais afin que ces forces puissent produire un résultat où règne

(°) Wainwright: Scientific Sophisms, 42, 43.

l'ordre et l'harmonie, il est de toute évidence qu'elles demandent à être dirigées par une intelligence; d'elles-mêmes elles n'aboutissent qu'au désordre et au chaos. C'est la raison, c'est le sens commun qui nous force, pour expliquer la beauté, l'ordre, l'harmonie qui règnent partout dans la nature, d'admettre en-dehors d'elle une intelligence dont la puissance et la perfection sont en relation avec la perfection de ces oeuvres. C'est ce que veulent dire ces beaux vers de J. Ruskin.

"The Lord of all, Himself through all diffused
 "Sustains, and is the life of all that lives.
 "Nature is but a name for an effect
 "Whose cause is God." (10)

C'est la pensée clairement exprimée de savants tels que: Sir J. Herschell (11); Sir Wil. Thompson, Prof. Owen, Sir W. Dawson, Dr. Carpenter, Lord Kelvin (12). Pour Darwin et son école, on ne peut expliquer l'identité générale de structure des animaux appartenant à une grande division géologique, qu'en les supposant dérivés d'un type initial commun, lentement modifié par l'heureux concours de circonstances fortuites et de forces aveugles. Pour Cuvier, Laurent de Jussieu, de Candolle, de Blainville, Jean Muller, Flourens, Agassiz, Ad. Brongniart, la ressemblance entre les espèces animales ne prouvent pas qu'elles descendent d'un progéniteur commun: elles s'expliquent en admettant que l'organisation des animaux et des plantes ne s'est pas faite au hasard, à l'aveugle, mais au contraire, qu'elle est

(10) The Queen of the Air.

(11) "The presence of mind is what solves the whole difficulty. Sir J. Herschell.

(12) "I cannot say that with regard to the origin of life, science neither affirms, nor denies creative power. Science positively affirms creative and directive power, which she compels us to accept as an article of belief." Lord Kelvin. Nineteenth Century and after. (June 1903).

—L'étude de la nature nous démontre d'une façon absolument sûre la présence dans le monde d'un créateur toujours agissant, toujours gouvernant. Lord Kelvin.

—Dieu explique l'Univers et l'Univers est la démonstration de Dieu: Rivarol.

l'oeuvre d'une puissance intelligente qui, pour mieux faire éclater sa sagesse, a fait surgir des formes variées à l'infini et pourtant tracées d'après un plan fondamental. *Lecomte*: "Le Darwinisme", p. 125-6—Darwin prétend que cette explication n'est pas scientifique ⁽¹³⁾. Est-il plus selon l'esprit de la science de dire que l'ordre est sorti du désordre, que la beauté et la splendide harmonie du monde organique n'a eu que la chance et le hasard pour cause? Réfléchissant sur les intolérables conséquences que son système implique, il écrivait à Asa Gray ces paroles que nous citons textuellement: "I am conscious that I am in an utterly hopeless muddle. I cannot think that the world, as we see it, is the result of chance, and yet, I cannot look at each separate thing as the result of Design". 26 nov. 1860 ⁽¹⁴⁾ ⁽¹⁵⁾.

Deux objections arrêtaient Darwin et lui faisaient préférer le hasard à l'intelligence comme principe organisateur du monde ⁽¹⁶⁾. C'était d'abord l'existence de la souffrance chez les animaux; souffrance inutile à ses yeux et qui témoigne que l'auteur du monde ne peut être un être bon, sage et bienfaisant. Darwin touche ici à l'obscur mystère de l'existence du mal dans

⁽¹³⁾ That it has pleased the Creator to construct all the animals and the plants in each great class on a uniform plan, this is not a scientific explanation. — *Darwin*, Orig. of Sp., p. 517.

⁽¹⁴⁾ Nous lisons dans le *Literary Digest*, 27 Feb. 1909, à propos du centenaire de Darwin, ces lignes reproduites du "*Christian advocate*", de Pittsburg, E.U., journal méthodiste: "The blunder of regarding it (natural selection) as an energy, or as a sufficient cause of things, was not Darwin's. Nor was his the further blunder of supposing natural selection to be the negation of purpose or final cause in the universe." Si l'auteur de cet article applique la dernière phrase à l'origine et au développement des espèces, il est évident qu'il ne connaît pas le premier mot du Darwinisme.

⁽¹⁵⁾ Si l'on veut se convaincre que les savants doivent croire à la finalité pour rendre possible le progrès des sciences naturelles, qu'on veuille bien lire les belles pages de Mgr d'Hulst: *Mélanges Philosop.*, pp. 325, 367. *Conférences de Notre-Dame*: 1892, pp. 17, 24, 402.

⁽¹⁶⁾ "This universe is not an accidental cavity in which an accidental dust has been accidentally swept into heaps for the accidental evolution of the majestic spectacle of organic and inorganic life. . . . That majestic spectacle could have been constructed, was constructed only in reason, for reason and by reason." *Dr. Sterling*: As regards to protoplasm, p. 37.

le monde qui a exercé l'intelligence des philosophes de tous les temps. De ce que la raison ne peut donner de cette difficulté une réponse vraiment satisfaisante ⁽¹⁷⁾, faut-il pour cela rejeter ses conclusions les plus certaines? Pour l'ignorant seul, il n'y a pas de mystère; le chercheur, l'homme de science sait bien: "que plus les sciences avancent plus aussi les mystères flottent sur toutes leurs frontières" ⁽¹⁸⁾. Est-ce que par ailleurs, le vrai philosophe, partant du fait de son existence indigente et contingente, ne remonte pas d'une façon nécessaire à l'existence d'un Etre parfait, et par conséquent dont le sein est la source inépuisable de toute beauté, de toute bonté et de tout amour? Ces réflexions nous sont une preuve indirecte qu'Il possède, Lui, la raison des mystères que notre intelligence ne peut approfondir et cette pensée doit nous suffire, nous consoler en nous faisant espérer qu'un jour la lumière resplendira dans les ténèbres et nous donnera la solution de tant de problèmes, à présent obscures et impénétrables.

Darwin formule à peu près ainsi la seconde objection qui le porte à nier dans le monde l'existence actuelle d'une intelligence directrice: "Dans l'univers que voit-on? des phénomènes, des lois invariables; pas d'argent surnaturel". On nie Dieu parce qu'on ne le voit pas. Mais si on ne le voit pas des yeux du corps, on le voit assurément des yeux de l'esprit. Quand jusqu'aux dernières extrémités d'un royaume règnent l'ordre et la paix, que les lois sont respectées et fonctionnent régulièrement, ne faut-il pas conclure à la sagesse, à la puissance de celui qui gouverne: sagesse et puissance d'autant plus grandes que l'ordre est plus parfait et plus constant. S'il y a des lois dans l'univers qui régissent les révolutions du monde atomique aussi bien que celles du monde stellaire, c'est qu'il existe un Législateur infiniment sage et puissant dont la pensée se manifeste à nous dans le cours régulier des lois de la nature.

⁽¹⁷⁾ Voir *Revue Pratique d'Apologétique*: article de M. Guibert: Pourquoi la souffrance chez les animaux. 1er Fév. 1909.

⁽¹⁸⁾ Paroles de M. Poincaré dans son discours de réception à l'Académie française.

2. *Le succès du Darwinisme.*—M. Gaston Bonnier, de l'Institut, s'exprime ainsi au sujet du Darwinisme, dans un article publié par la *Nouvelle Revue* et reproduit en partie par l'*Univers*, 24 fév. 1909 : "Si l'on examine de près, par des observations mieux faites où par des expériences bien conduites, les ouvrages de Charles Darwin, on s'aperçoit qu'ils renferment de nombreuses erreurs. Des volumes entiers reposent sur des faits notoirement faux; les expériences sont souvent inexactes; mais le génie de l'auteur a tout emporté et l'oeuvre de Darwin eut un retentissement considérable. Les darwinistes, "plus royalistes que le roi", ont brillamment amplifié les idées du maître et ont donné naissance à une sorte de romantisme scientifique qui renversa toutes les données classiques, établies par les fixistes, en renouvelant d'une manière totale l'étude des sciences naturelles. C'est là le plus grand service rendu à la science par Darwin. Son oeuvre a été féconde; elle a rempli d'enthousiasme des générations de chercheurs; elle a provoqué d'importantes découvertes".

Voilà l'une des raisons de cet engouement pour le Darwinisme, qui dure encore en certains quartiers; on ne l'estime pas à cause de sa valeur intrinsèque mais bien parce que, d'une façon indirecte, il a poussé nombre de savants à l'étude ardente, persévérante de la nature et que par là il a "provoqué" d'importantes découvertes.

D'après M. Lecomte ⁽¹⁹⁾, le Darwinisme doit aussi sa popularité à des préoccupations philosophiques qui lui sont fort étrangères. Le vieux panthéisme allemand de Fichte, de Schelling et de Hegel, avait besoin d'une nouvelle formule pour s'exprimer. Il se saisit avec enthousiasme, et presque avec piété, du Darwinisme dès son apparition, et les théories du savant anglais, modifiées, amplifiées par Hœckel, devinrent le monisme panthéistique que la libre-pensée contemporaine oppose au catholicisme dans tous les pays.—"Le point de vue panthéiste dans l'intuition du monde, qui paraît être dominant aujourd'hui parmi les naturalistes, conduit, comme déduction logique,

(19) Lecomte : Le Darwinisme, p. 155 ss.

avec une inéluctable nécessité, à l'hypothèse de la descendance; mais si l'on procède par induction, l'étude de la nature la contredit dans les données empiriques" (20). En style plus simple et plus clair, cela veut dire que le panthéisme moniste y compris le Darwinisme est affaire de philosophie, mais il est contraire aux faits constatés par la science (21).

3. *L'Eglise catholique et l'Evolution.*—Comme ce mot d'*Evolution* désigne des systèmes fort différents, pour être clair et complet, il faut nécessairement distinguer: la thèse générale du Transformisme, le Darwinisme, le Monisme, l'origine de l'homme.

Le Transformisme en général ne s'occupe ni de l'origine de la vie sur la terre, ni de l'homme: étant donné la vie, comment les innombrables espèces des plantes et des animaux ont-elles été formées? Elles n'ont pas été créées une à une, comme le veut le Créationisme, mais elles sont le produit de quelques types initiaux et imparfaits; voilà la thèse du Transformisme. Il est évident que, resserrée dans ces limites, cette thèse est exclusivement du ressort de la science positive et que l'Eglise laisse ses enfants absolument libres de la défendre ou de la combattre.

Il faut avouer que la très grande majorité des savants défendent l'Evolution comme un fait scientifique hors d'atteinte. La loi de l'évolution est une loi universelle (22) qui préside au développement de l'univers. Le monde stellaire, dont notre systè-

(20) Hoffmann, professeur à Giessen.

(21) Haeckel a fondé en Allemagne il y a deux ans une religion nouvelle: *Monistenbund*; c'est la religion de la pure raison qu'il oppose aux dogmes révélés. Le premier article de son "credo" c'est la négation de Dieu ou, si l'on veut, l'identification de Dieu à l'univers. Comme bon nombre de savants incrédules donnèrent leur nom à cette Ligue athée, aussitôt il s'est formé, aussi en Allemagne, une association à laquelle un grand nombre de savants allemands, parmi les plus renommés, s'empressèrent de s'affilier; leur but principal est de combattre le *Monistenbund* et l'athéisme sous toutes ses formes.

(22) Lire sur ce point: *LeConte, J.*: Evolution and its relation to religious thought, chap. I. M. LeConte est professeur de géologie à l'Université de Californie, E.U.

me solaire n'est qu'une infime partie, s'est lentement, graduellement formé, Laplace et Faye nous en ont décrit l'origine et les transformations successives; le globe terrestre que nous habitons s'est aussi lentement développé, la Géologie le prouve d'une façon évidente. Est-ce que la loi de l'évolution ne régit pas également les progrès des sociétés humaines, ne dirige-t-elle pas l'homme dans sa croissance physique, intellectuelle et morale? Si la loi de l'Evolution est aussi universelle, les espèces vivantes n'y sauraient échapper. Outre cette considération générale, les transformistes appuient leur thèse sur une foule d'observations faites dans le domaine de l'Anatomie et de la Zoologie comparée, de la Géologie, de la Géographie aussi bien que sur de nombreuses expériences biologiques.

Cependant, si les faits qui militent en faveur de l'Evolution sont nombreux, il faut admettre qu'il y a contre elle de graves difficultés, qui retiennent encore dans le camp du Créationisme un grand nombre d'intelligences d'élites.

Tout d'abord, le Transformisme suppose la variabilité indéfinie des espèces vivantes, ce qui est contraire aux observations et aux expériences les mieux établies. Si la plasticité des êtres vivants est considérable, comme le prouvent les races innombrables de chiens, de chevaux, etc., sorties d'une même souche sous l'action de la sélection artificielle, toutefois, elle n'est pas illimitée: "Aujourd'hui plus que jamais, je renouvelle mon appel; c'est de toutes les forces de mon âme qu'en tête de ce livre, je jette cette parole à tous les amis des sciences naturelles: montrez-moi une fois l'exemple de la transformation d'une espèce" (23). Un tel défi n'est pas à mépriser, surtout lorsqu'il vient d'une telle autorité.

Ce n'est pas la seule difficulté. Le Transformisme suppose que la vie a commencé par des êtres imparfaits et que les espèces inférieures se sont comme lentement fondues dans les espèces supérieures. Or, la réalité inflige un démenti formel à cette double supposition. Dès l'origine de la vie, tous les grands embranchements de la vie animale apparaissent simultanément.

(23) *Blanchard*: La vie des êtres animés, 1888.

ment ⁽²⁴⁾ ; entre les espèces des différents terrains on ne trouve pas d'anneaux intermédiaires : "A tous les niveaux géologiques on voit apparaître brusquement une foule de types qui ne sont annoncés par aucun avant-coureur" ⁽²⁵⁾. "Il s'en faut donc, écrit le cardinal Mercier, que l'hypothèse transformiste puisse légitimement revendiquer le caractère d'une théorie scientifique; les lacunes considérables qu'elle laisse subsister, les incohérences qu'elle renferme, l'absence complète de preuve expérimentale lui interdisent jusqu'à présent d'élever ses prétentions plus haut" ⁽²⁶⁾. Le prof. *Zoekler* de l'Université de Grieswald, est du même avis : "Il est absolument faux que l'hypothèse de l'évolution des espèces soit scientifiquement prouvée. Voilà pourquoi M. Gaston Bonnier a pu écrire dans "*Les évolutions de l'Evolution*", article paru dans *l'Univers*, 24 février 1909, auquel nous avons précédemment fait un emprunt : "Du Darwinisme on est revenu au Lamarckisme, du Lamarckisme on va vers la théorie de la mutation mise en vogue par Hugo de Vries d'Amsterdam

⁽²⁴⁾ "L'étude de la faune primordiale silurienne a démontré que les prévisions théoriques sont en complète discordance avec les faits observés. Les discordances sont si nombreuses et si prononcées que la composition de la faune réelle semblerait avoir été calculée à dessein pour contredire les théories évolutionnistes."—*Barrande*.

—MM. Agassiz, de Nadaillac sont du même avis. Voir *Farges* : La Vie, p. 273.

⁽²⁵⁾ *Contejean*: *Eléments de Géologie*.

⁽²⁶⁾ *Psychologie*, p. 326. L'éminent cardinal cite les paroles suivantes de M. Yves Delage, l'un des transformistes les plus considérables de nos jours: ces paroles donnent à réfléchir. "Je reconnais sans peine que l'on n'a jamais vu une espèce en engendrer une autre, ni se transformer en une autre et que l'on n'a aucune observation absolument formelle, démontrant que cela ait jamais eu lieu. Beaucoup de transformistes seront scandalisés sans doute en lisant cette déclaration. Je suis cependant absolument convaincu qu'on est ou n'est pas transformiste, non pour des raisons tirées de l'histoire naturelle, mais en raison de ses opinions philosophiques." L'hérédité et les grands problèmes de la Biologie général, Paris, 1895.

—Veut-on un exemple de cet aveu de M. Y. Delage ? M. Contejean, matérialiste et athée, passe en revue les preuves scientifiques du Transformisme; il les démolit une à une, en montre le peu de valeur et l'insuffisance radicale; puis il ne trouve qu'un seul argument qui puisse le retenir dans le camp du transformisme: c'est pour lui, la seule manière de supprimer le miracle : "Voilà pourquoi, en dépit de ma longue et sévère critique du Transformisme, mes préférences lui sont acquises." *Revue scientifique*, 1881
Farges: La Vie et l'Evolution, p. 276.

et selon laquelle les espèces ne se seraient pas lentement mais subitement transformées les unes dans les autres. Dans l'état actuel de la science il faut bien avouer que les procédés par lesquels s'effectue l'évolution nous échappent. Mais alors que devient le Transformisme même? Est-il bien prouvé que les êtres vivants dérivent les uns des autres? Tout remettre en question: c'est à quoi semblent nous conduire les changements successifs qui se sont produits dans les idées des savants."

On voit dès lors quelle liberté, non seulement la foi, mais la science elle-même, nous laisse sur cette grande question de l'Évolution (27).

Le Darwinisme. Dans son ouvrage capital "*L'origine des espèces par sélection naturelle*" paru en 1859, Darwin accepte le fait de l'Évolution et tente d'en donner les lois. Ce système est rejeté par la science aussi bien que par la raison: que le lecteur veuille bien se reporter à ce que nous en avons écrit plus haut.

En 1871, Darwin imprima un second ouvrage "*La descendance de l'homme*", dans lequel il applique à l'être humain les principes de la sélection naturelle. L'homme tout entier, corps et âme, n'est qu'un singe que les lois naturelles ont développé; ce second ouvrage de Darwin est tellement important, au jugement d'un grand nombre, que le Darwinisme s'identifie pour eux

(27) *S. Augustin* et *S. Thomas*. — Saint Augustin expliquant ces paroles: "*Creavit omnia simul*" semble avoir admis une certaine évolution. Dès le commencement, Dieu aurait créé d'un seul coup toutes les espèces animales ou végétales qui devaient exister dans tout le cours des temps; il les aurait créées à l'état virtuel. Les cellules primitives, quoique identiques en apparence, auraient contenu cependant des formes actives plus ou moins parfaites selon leur destinée future. Et puisque les formes supérieures contiennent implicitement toutes les formes inférieures, comme dans la hiérarchie des nombres, ces cellules, avant d'atteindre leur organisation définitive et leur espèce complète, auraient pu passer successivement par toutes les étapes inférieures, "*viae ad speciem*", suivant les diverses circonstances de temps et de milieu favorables. *S. Aug. "De Genesi ad litteram"* Liv. III, c. 14. *S. Thomas*: Sum. Theol. I, q.69, a. 2. I, q.66, a. 4 et *Suarez*: de creatione: disp. 15, Nos 9, 13, 19, rapportent cette opinion du grand évêque, l'examinent et l'approuvent.

—Voir *M. Farges*: La Vie et l'Évolution des Espèces, p. 210, 211.

—Voir: *M. Guibert*: Les Origines, p. 150. Note.

—Voir *M. LeRoy*, II, p. 28. Pour et contre l'Évolution.

à la doctrine de la descendance simienne de l'homme. L'âme humaine est de même nature qu'une âme animale; l'intelligence, la volonté, les nobles aspirations que nous ressentons vers le beau, le bien, le bon: aspirations d'où naissent les arts, les sciences, la philosophie, la religion, tout cela est en puissance dans les instincts et les sensations de la brute; la morale n'est plus que la recherche plus savante de tout ce qui peut être utile, de tout ce qui peut satisfaire les instincts; morale utilitaire déjà préconisée par Bentham et son école (28). D'où il suit que la différence spécifique, essentielle, entre l'homme et la bête disparaît pour ne laisser place qu'à une différence de degré et de perfection; d'où il suit que la spiritualité de l'âme humaine, qui fonde son immortalité, disparaît également, que la vie de l'homme se borne à la terre et doit se consumer tout entière dans ce "*struggle for life*" qui est le pivot du système darwinien; d'où il suit enfin qu'il faut dire adieu à la morale du devoir, de la vertu, des nobles et sublimes dévouements, qui de tout temps ont honoré l'espèce humaine, et elle seule.

Il est évident que ces doctrines sont fausses et extrêmement pernicieuses et qu'elles doivent être réprochées, non-seulement par tout catholique, mais encore par tout chrétien. Elles sont essentiellement païennes et opposées à l'esprit du Christ et de son Evangile (29).

Monisme.—Nous avons suffisamment exposé les principes du monisme dans la REVUE CANADIENNE, mars 1908, pp. 195.6.7. pour que le lecteur puisse voir facilement que ce système de

(28) Morale naturaliste: *Mgr d'Hulst*: "Confér. de Notre-Dame" 1891. *Paul Bureau*: "La crise morale." ch. VIII. La morale de l'Evolution. *F. Brunetière*: "La moralité de la doctrine évolutive."

(29) Une feuille presbytérienne de Pittsburg, E.U. "*The presbyterian Banner*" imprime ces lignes: "The scare in the religious world that attended the appearance of "The origin of species" has now largely, if not wholly, passed away. Few now seem to regard Darwin as the arch-destroyer of religious faith. — Litt. Dig. 27 Feb. 09."

—Nous ne pouvons souscrire à ces paroles: l'origine de l'homme, telle qu'explique par Darwin, est fatale à la morale chrétienne et à la foi. La même feuille, dans le même article, fait curieusement remarquer que Darwin lui-même, en suivant les conséquences de son système, perdit la foi pour s'enfoncer dans les ténèbres de l'Agnosticisme.

philosophie est la formule la plus complète de l'athéisme contemporain que l'on tente d'opposer partout à la religion révélée et en particulier à la foi catholique.

L'origine du corps humain.—La question se pose ainsi : dans l'homme il y a deux choses : le corps et l'âme. Chaque âme humaine est créée immédiatement par Dieu, car elle ne peut dépendre de causes matérielles : ainsi l'exige son caractère spirituel, immatériel. Ce point étant hors de cause, d'où vient le corps de l'homme. Dieu a-t-il créé, produit immédiatement le corps du premier homme, ou bien n'est-il qu'un corps animal que l'évolution aurait lentement perfectionné ? St. George Mivart embrassa cette dernière alternative et combattit avec enthousiasme pour la faire triompher. Dieu, selon lui, aurait choisi un organisme animal suffisamment préparé par les lois naturelles pour y infuser une âme humaine. Comme cette opinion prête le flanc à de grandes difficultés, qu'il serait trop long d'exposer ici, on la modifia en disant que lorsque Dieu voulut créer l'homme, il choisit un organisme animal qu'il perfectionna brusquement en lui donnant les caractères humains : station verticale, développement cérébral, etc. ⁽³⁰⁾.

Cette opinion n'est pas condamnée par l'Eglise ; on est libre de la partager ou de la combattre. "On peut défendre ce transformisme mitigé, dit Tanquerey, sans s'opposer à la foi, philosophiquement il n'est pas impossible que Dieu ait formé le corps humain directement d'un corps animal" ⁽³¹⁾.

⁽³⁰⁾ *Russell Wallace*, le co-fondateur du Darwinisme, ou de l'évolution par sélection naturelle, est de cet avis : il est impossible selon lui que le corps de l'homme ait été produit sans l'intervention d'intelligences supérieures.

⁽³¹⁾ "Opinio Mivart non est haeretica, quia hucusque Ecclesia a re definienda abstinuit. Philosophice non est impossibilis; non enim absolute repugnat Deum corpus hominis formasse ex corpore bruti potiusquam ex limo terrae." *Tanquereys* Theo. Dog. II, p. 331. Edit. 10, 1906.

—Comment alors expliquer les versets de la Genèse : "Dieu forma l'homme du limon de la terre" ? II, 7. Dieu n'aurait pas directement tiré le corps de l'homme du limon mais indirectement, médiatement, en ce sens que le corps animal qui servit d'origine au corps humain, provient du monde minéral auquel il doit faire retour après la mort. Le texte biblique ne semble exiger qu'une chose, c'est que Dieu intervienne directement dans la production de l'homme : c'est ce qu'on accorde en disant que Dieu créa l'âme, et perfectionna le corps animal pour en faire un corps humain.

Bon nombre de savants catholiques et même des prêtres très en vue sont partisans de cette opinion, par exemple le très savant Jésuite allemand : *Wasemann*, universellement connu par ses travaux scientifiques. M. L. *Wintrebert*, sulpicien, et professeur de science au séminaire d'Issy écrivait dans *l'Univers*, le 30 décembre 1908 : "Pourquoi les grandes lois providentielles qui, dans l'hypothèse évolutionniste, ont fait apparaître les unes après les autres les multiples formes vivantes, n'auraient-elles pas concouru de quelque manière à la production du corps de l'homme? Dieu serait intervenu pour donner au corps animal, préparé par l'évolution, les caractères humains". Dans le même journal, le 24 mars 1909, le même écrivain ajoute : "L'opinion que je soutiens n'est aucunement nouvelle; elle est même très généralement accréditée parmi les catholiques instruits".

Comme ces savants n'ont été nullement censurés par ceux qui veillent au nom de Dieu à la pureté de la doctrine, il faut donc juger leur opinion à sa valeur scientifique. Quels sont donc les doutes que, même à présent, il est permis d'avoir sur la certitude de leur thèse?

Nous empruntons à M. Guibert l'exposé impartial des arguments pour lesquels on incline à admettre pour le corps humain une provenance simienne ⁽³²⁾. Si on compare le corps de l'homme avec celui des mammifères supérieurs, en particulier avec celui des anthropoïdes, on remarque des ressemblances frappantes : la chair est de composition identique, elle naît, se développe, s'entretient suivant les mêmes procédés. La forme organique humaine ne diffère de la forme animale qu'accidentellement; les organes profonds sont à peu près les mêmes; les membres extérieurs ne se distinguent que par leur mode d'adaptation; le plan de structure chez les vertébrés est le même jusque chez l'homme. Chez tous les animaux, l'homme compris, mêmes fonctions, mêmes passions, des appétits qui se ressemblent et qui se classent dans les mêmes catégories. Deux phénomènes semblent inexplicables en-dehors de l'hypothèse de la

⁽³²⁾ *Revue pratique d'Apologétique*, 1er Fév. 1908.
Les Origines, p. 197, ss.

descendance simienne du corps humain: d'abord l'existence d'organes rudimentaires, dont la présence ne s'explique dans l'homme que si on les considère comme des restes atrophiés d'organes qui eurent un rôle utile chez les ancêtres animaux; en second lieu, le développement embryonnaire, durant lequel le fœtus humain passe par des formes successives qui rappellent nombre de formes animales encore existantes. De plus dans cette hypothèse, il y aurait une certaine grandeur à considérer le corps humain, qui est le plus parfait des organismes, comme le bourgeon terminal de l'évolution des êtres vivants, comme le terme qu'attendait le Créateur pour donner à la nature son maître intelligent. On comprend mieux alors les relations physiques de l'homme avec le reste de la nature; on voit tous les êtres enchaînés en un tout harmonieux; les millions d'espèces, qui ont disparu avant l'arrivée de l'homme, ont une raison d'être si on les considère comme les éléments d'un arbre puissant, au sommet duquel Dieu devait cueillir l'organisme humain. *Guibert*: Origines, pp. 202-3.

Ces considérations et d'autres encore de moindre valeur semblent suffisantes à un grand nombre de savants pour leur faire regarder la descendance animale du corps humain comme un fait prouvé par la science. Cependant, il faut bien avouer qu'on peut faire à cette "hypothèse" certaines difficultés qui justifient un grand nombre d'autres savants de lui refuser leur adhésion.

Ceux qui enseignent la provenance animale du corps humain, pour la plupart, s'expriment ainsi: le corps humain et le singe représentent les derniers échelons de deux séries indépendantes dans leur développement et se rattachant à une forme ancestrale commune.

Or, où sont les anneaux intermédiaires reliant le corps actuel de l'homme à cette forme ancestrale et démontrant son développement graduel? Ces anneaux font défaut. Où est cette forme ancestrale commune? Elle est encore ignorée de la science. La paléontologie nous montre l'homme apparaissant soudainement et sans intermédiaires. *M. Banco*, directeur de l'Ins-

titut géologico-paléontologique de Berlin nous dit "que la paléontologie ne connaît pas d'ancêtres à l'homme" (33).

M. *Virchow*, au congrès scientifique international réuni à Moscou en 1892, affirma que: "Dans la question de l'homme, nous sommes repoussés sur toute la ligne. Toutes les recherches entreprises dans le but de trouver la continuité dans le développement progressif ont été sans résultat. Il n'existe pas de *pro-anthropos*, il n'existe pas d'homme-singe; le chaînon intermédiaire demeure un fantôme" (34). Personne ne releva ce défi.

Sans doute, *Hoeckel*, pour suppléer au défaut de preuves scientifiques que la géologie persiste à refuser, a inventé une généalogie humaine dans laquelle aucun anneau intermédiaire ne fait défaut, où l'homme est insensiblement et parfaitement relié à l'ancêtre commun. Mais voici comment il est jugé par l'un de ses pairs, *Carl Vogt*, allemand, athée comme lui et non moins ardent évolutionniste: "Si M. de Quatrefages dit trop modestement: "je ne sais pas"; M. *Hoeckel* au contraire sait tout. Pour lui, rien n'est obscur, tout est prouvé d'une manière évidente. Depuis la monère amorphe jusqu'à l'homme parlant, toutes les étapes sont déterminées par induction, comptées au nombre de 20 ou 22 et toutes ces phases sont placées dans les âges géologiques correspondants. Rien n'y manque. Malheureusement,

(33) *J. M. Boyron*: "Les idées du Père Wasemann sur l'origine de l'homme". Revue pratique d'Apologétique: 15 fév. 1908.

(34) Au congrès de Munich, Sept. 1877, *Haeckel* émit le voeu qu'on enseignât à l'enfance la descendance commune de l'homme et des animaux. *Virchow* s'éleva contre cette proposition: "Il ne faut pas, dit-il, enseigner au peuple et aux nations comme une vérité, ce qui n'est qu'une opinion. La descendance commune de l'homme et des animaux n'est pas démontrée. Je dois même le déclarer, chaque progrès réel que nous avons fait en anthropologie, nous éloigne davantage de cette démonstration."

—Le même *Virchow*, dont l'autorité est grande en ces matières, au congrès des anthropologistes allemands, tenu à Vienne en 1889, prit la parole en ces termes: "Aucun savant sérieux ne prétend l'avoir vu (l'anneau intermédiaire); certains ont bien pu le voir dans leurs rêves, mais, une fois éveillés, ils n'osent plus dire qu'ils l'ont rencontré. L'espoir même de la découverte future de ce "*pro anthropos*" est souverainement hypothétique, car nous ne vivons ni dans un rêve, ni dans un monde idéal, mais dans un monde réel."

cet arbre généalogique, si complet, si bien agencé, montre un seul petit défaut: la réalité lui manque complètement" (35). Puis il compare les intermédiaires d'Hoeckel à ce pont aérien conduisant à Walhalla sur lequel chevauchent les Valkyries et autres êtres fabuleux, engendrés par l'imagination et marchant sur un pont engendré par la réflexion (36). Il est à remarquer que les jugements de Banco, de Virchow et de Vogt ont été portés après les découvertes de Néanderthal, de Java, etc... Virchow refuse de voir dans les restes trouvés à Java un vestige du pitécanthrope, ou homme-singe. Quant au squelette de Néanderthal, on est encore réduit à émettre des conjectures et, un Allemand, Schwalbe, a réussi à ajouter une douzième opinion aux onze déjà existantes (37). A propos de tous ces restes fossiles, voici ce que disait Virchow au congrès de Munich: "Si nous comparons la somme des fossiles humains connus jusqu'ici, avec ce que nous offre l'époque actuelle, nous pouvons hardiment prétendre que, parmi les hommes actuellement vivants, il existe un beaucoup plus grand nombre d'individus relativement inférieurs que parmi les fossiles en question. A nous en tenir aux faits positifs, nous devons reconnaître qu'il subsiste encore une ligne de démarcation toujours nettement tranchée entre l'homme et le singe" (38).

Les récentes découvertes faites au mois d'août 1908 à la *Chapelle-aux-Saints*, en Corrèze (France), par les abbés A. et J. Bouyssonie et L. Bardon, ne changent absolument rien au jugement de Virchow: elles ne font pas avancer la question de l'origine animale du corps humain d'un pas. M. Ed. Perrier,

(35) Revue scientifique, 1877. Cité par Lavand de Lestrade: Transform. p. 149.

(36) On sait la dispute retentissante qui vient d'avoir lieu à Berlin entre Haeckel et un savant nommé Brass qui accusa ouvertement le professeur d'Iéna d'avoir faussé malicieusement des reproductions d'embryons de singes et d'hommes pour établir ses théories.

(37) Que le lecteur veuille bien se reporter à la critique que nous avons donnée du squelette de Néanderthal et des restes trouvés à Trinil, dans l'île de Java par Dubois: *Revue Canadienne*, Nov. 1908.

(38) Cité par Mercier: Psychologie, p. 545.

directeur du Muséum, affirme carrément que ce squelette est celui d'un homme, comme le prouve évidemment le développement cérébral. La capacité crânienne de cet individu est de 1.000 c. c.; elle n'est point inférieure à ce qu'on peut voir tous les jours; la capacité crânienne du singe ne dépasse jamais 500 centimètres cubes. De plus l'homme de la Chapelle-aux-Saints vivait dans un milieu intelligent et religieux comme le prouve la sépulture qu'on lui avait donnée ⁽³⁹⁾.

On voit par tout ce qui précède que l'argument scientifique principal, à savoir les intermédiaires entre l'homme et la souche originelle, fait jusqu'ici totalement défaut. De plus, est-ce que l'existence des organes rudimentaires, le développement embryologique, et ajoutons, la prétendue parenté entre le sang humain et celui du primate, suffisent pour prouver l'hypothèse? Il nous semble qu'ils sont insuffisants. L'existence d'organes atrophiés et sûrement inutiles dans le corps humain serait troublant et convainquant. Mais les organes qu'on range sous cette étiquette sont-ils en réalité inutiles au fonctionnement de l'organisme? On croyait autrefois inutiles la glande thyroïde, la glande pinéale, etc. Aujourd'hui les progrès de la physiologie ont détruit cette erreur. Si l'organisme de l'homme n'avait pas de secret pour le savant, on pourrait affirmer et définir sans crainte; mais on sait que le corps humain est plein de mystères; il convient donc d'être prudent et le seul fait d'ignorer l'utilité d'un organe n'est pas une raison suffisante pour en affirmer l'inutilité effective. Il y a quelques années à peine n'a-t-on pas discuté dans le camp médical sur l'utilité de l'appendice vermiforme, cause si fréquente de si néfastes accidents?

Pour ce qui regarde le développement embryonnaire, il est indubitable que l'embryon humain, durant la période de son développement, présente des analogies vraiment curieuses et frappantes avec les embryons de certains mammifères, du singe en particulier. Mais sur la cause de ce phénomène les représen-

⁽³⁹⁾ Pour les détails de cette découverte: voir la Revue pratique d'Apologétique, article de M. Guibert, 15 janv. 1909.

Le "Journal des Débats", 20 Déc. 1908.

"L'Univers," 23 Déc. 1908.

tants de la biologie sont loin d'être d'accord. Les uns découvrent cette loi que l'embryon humain parcourt rapidement durant son développement les phases que l'espèce humaine a lentement traversées au cours de son évolution; de là cette loi de Fritz Müller que "l'ontogénie n'est que la reproduction de la phylogénie". D'autres, comme Oskar Herting, recteur de l'Université de Berlin, rejettent cette loi comme insuffisamment prouvée. Selon lui, un organisme pluricellulaire ne peut se développer, croître, se multiplier que par voie de division cellulaire et par le groupement de ses cellules suivant des types qui naturellement présenteront des ressemblances ⁽⁴⁰⁾. De plus, si la loi de F. Müller exprimait le fait de l'évolution, elle devrait s'adapter à tous les vivants car l'évolution n'a-t-elle pas été universelle? Or, comment se fait-il que les plantes supérieures (les dicotylédons), durant le développement de la semence, ne parcourent pas les phases propres aux végétaux inférieures? Est-ce que la loi souveraine, absolue, de l'évolution admettrait des exceptions pour les plantes? ⁽⁴¹⁾

Enfin, pour ce qui regarde la prétendue parenté entre le sang humain et celui du primate, elle se réduit à ceci: le sang humain agit comme dissolvant sur les globules rouges du sang des singes cynocéphales, auxquels on l'infuse, tandis qu'il est sans action sur le sang des anthropoïdes. Friendenthal, l'auteur de ces expériences, a fait remarquer que le résultat n'est pas toujours le même; dans d'autres expériences, il a obtenu des effets entièrement divergeants. De plus, parce que le sang de certains crustacés ne dissout pas celui du rat, faut-il conclure à une parenté directe entre ces deux animaux. D'autre part, les

⁽⁴⁰⁾ Revue pr. d'Apolog., 15 Fév. 1908. Article de M. Boyron.

⁽⁴¹⁾ "On a admis comme une loi fondamentale en biologie que le développement embryonnaire de l'individu n'était que la reproduction abrégée du développement de la race. Cette loi que j'ai crue longtemps fondée sur les faits est absolument et radicalement fautive. Une étude approfondie de l'embryologie nous a prouvé que l'embryon se développe selon des conditions qui lui sont propres et très différentes des conditions nécessaires à la vie des adultes." *Carl Vogt.*

—Il y a nombre de faits incompatibles avec cette soi-disant loi du développement embryologique: Gerard: *The old riddle...* p. 192, ss.

dernières recherches ultra-microscopiques tendent à montrer des différences de structure très notables entre le sang humain et toute espèce de sang animal ⁽⁴²⁾.

Nous terminerons ici notre critique et notre article, trop long pour les exigences d'une revue, trop court pour les faits si nombreux, si riches à exposer, à expliquer.

S'il faut s'en tenir à l'axiome de Huxley: "l'homme de science doit baser ses assertions sur les faits et non sur la foi"; nous devons confesser que l'origine simienne du corps humain et le transformisme lui-même rencontrent encore trop d'opposition dans les faits pour être classés au nombre des thèses scientifiquement prouvées.

Léonidas Perrin, p. s. s.

Grand Séminaire, Montréal.

⁽⁴²⁾ Revue pratique d'Apologétique. Les idées du P. Wasemann: Art. de M. Boyron.

—M. le professeur Ernest McBride, de l'Université McGill, n'est sans doute pas au courant des controverses qui ont cours sur la validité, en faveur de l'évolution, des arguments tirés de l'embryologie ou des propriétés chimiques du sang humain; autrement, nous sommes assurés que son esprit si ouvert, si franc, si loyal, aurait exposé à ses auditeurs le pour et le contre. De plus, il n'est pas sans connaître la grande confusion qui existe dans l'esprit des savants anthropologistes au sujet des restes de Java, comme au sujet des crânes de Néanderthal, de Cro-Magnon, etc.... Pourquoi, dès lors, baser sur d'aussi faibles arguments sa thèse favorite du Darwinisme intégral? Il nous semble qu'il aurait été beaucoup plus digne d'exposer le véritable état de la science sur ces questions si intéressantes que d'essayer de plaisanter sur les théologiens dont il ignore assurément les doctrines les plus élémentaires.—L. P.

La Lutte contre la Tuberculose

LE CONGRÈS INTERNATIONAL A WASHINGTON

Le Secrétaire de la REVUE, qui sait fort bien l'importance de ce grand Congrès et l'influence qu'il a eue pour l'éducation si nécessaire du public, a bien voulu nous demander d'en donner un aperçu à nos lecteurs. Nous nous sommes rendu à sa gracieuse invitation avec d'autant plus de bonne grâce, que c'était aider la REVUE à prendre part dans cette croisade générale contre la "peste blanche", qui est, avec l'alcoolisme, l'un des fléaux les plus menaçants.

Nous résumerons tout simplement pour les lecteurs de la REVUE, une communication que nous faisons à la Société Médicale de Montréal, sur les travaux de ce Congrès.

E. ST-JACQUES,

Le troisième Congrès International de la Tuberculose a eu un grand et véritable succès, par le nombre de ses membres inscrits, par son exposition, par l'éveil qu'il a donné au public en général et aux pouvoirs en particulier, par les lois sanitaires qui en découleront.

Le dernier Congrès avait été tenu à Paris, en 1905. Washington, où il avait lieu cette année, est une ville qui se prête admirablement à ces grandes réunions internationales, où figurent des représentants de tous les pays.

Il nous a été donné, au cours de nos voyages d'étude en Europe, de visiter plusieurs capitales des grands états du continent. Si la plupart dépassent Washington en population, nous nous plaignons à reconnaître que la capitale américaine en égale plus d'une comme disposition générale et beauté des édifices. Le Capitole, qui occupe une hauteur au centre de la ville, est le point d'où rayonnent les grandes et belles avenues. Il est à Washington ce qu'est l'Arc de Triomphe des Champs Elysées à Paris.

La Bibliothèque publique est certainement l'un des plus beaux

édifices que nous ayons vus, et nous ne lui connaissons de comparable en grandeur, en harmonie de ligne, et en richesse de marbres et de couleurs, que le Parlement de Budapest.

* * *

La séance inaugurale eut lieu le lundi matin, 28 septembre, dans la grande salle du nouveau Musée d'Art, mis par l'Etat à la disposition du Congrès.

Le président Roosevelt s'était fait représenter par le secrétaire Cortelyou. A l'estrade d'honneur, prenaient place tous les officiers et délégués officiels.

Le Dr Trudeau, de Saranack, était à la présidence d'honneur. Ce vétéran de la lutte antituberculeuse en Amérique était là à sa place. Aux côtés du président d'office, M. Flick, de Philadelphie, les deux figures les plus saillantes étaient celles de Koch et de Landouzy, représentant respectivement leurs gouvernements, l'Allemagne et la France. Le professeur Newsholmes, de Combridge, représentait l'Angleterre; le professeur Denys, la Belgique; le professeur Vladimiroff, la Russie; le professeur Detre, la Hongrie; le Dr Montizambert, chef du Bureau de Santé Publique, d'Ottawa, le Canada.

Nous avons noté un bon nombre de Canadiens, particulièrement de Montréal, présents au Congrès. Tels le professeur La-chapelle, président du Conseil Provincial d'Hygiène et représentant le gouvernement de la Province de Québec, les Drs Dagenais et Laberge, délégués du Bureau de Santé de Montréal, les Drs Bourgeois, des Trois-Rivières, et Simard, de Québec, représentants du Conseil Provincial d'Hygiène, les professeurs Guérin et St-Jacques, délégués de la Société Médicale de Montréal et de la Ligue Antituberculeuse, qui s'y était aussi fait représenter par les Drs Adami, Kennedy, Gurd, et M. Burland. Remarqués encore les Drs Elie Asselin, Bérard, Alphonse Mercier, W.-J. Derome, Geo. Dupont, etc...

* * *

Le secrétaire Cortelyou souhaite la bienvenue aux délégués et membres du Congrès. Il nous apprend que le mouvement anti-

tuberculeux aux Etats-Unis remonte à 1892, alors que fut fondée la Pennsylvania Society for the Prevention of Tuberculosis. Aujourd'hui plus de 200 de ces sociétés antituberculeuses sont en existence aux Etats-Unis. On aura une idée des ravages de la fièvre jaune aux Etats-Unis, quand on saura qu'en cent ans elle a tué plus de 100,000 personnes. Bien plus terrible encore est la tuberculose puisqu'à elle seule et en une année seulement elle a tué 160,000 personnes aux Etats-Unis. La guerre civile américaine en ses quatre années n'a pas fait plus de victimes que la tuberculose à elle seule en ces quatre dernières années. C'est donc dire que la "peste blanche" est un véritable fléau, le plus dangereux et le plus mortel qui existe. Aussi les pouvoirs publics américains se sont-ils rendus à la nécessité de le combattre. Washington vient d'être doté d'un hôpital *spécialement affecté aux tuberculeux* et des lois municipales rendent obligatoire la déclaration de la tuberculose au Bureau de Santé, afin que celui-ci avise aux moyens de désinfection du logis et dans le cas des nécessiteux fournisse l'assistance requise. On y fait aussi à titre gracieux l'examen de tout crachat suspect.

Un tonnerre d'applaudissements salua Koch. Le grand ennemi du bacille de la tuberculose passe un peu la cinquantaine. Le trait sévère et l'oeil calme, comme la plupart des Teutons, il semble, bien qu'il ait la barbe blanche, ne pas avoir été trop touché par les années et nous apparaît tel que nous l'avions connu à Berlin, en 1900. Dans un anglais courant, il nous fait part des résultats grandement encourageants de la lutte contre la peste blanche en Allemagne. Notons, en passant, cette supériorité des Russes et des Allemands, qui consiste à savoir parler les langues modernes autres que celle propre à leurs pays. Les autres délégations étrangères, toutes distinguées qu'elles fussent, se trouvaient à ce point de vue en état d'infériorité manifeste, sauf naturellement la délégation anglaise. Nous savons tous ce que perd à être interprétée ou traduite une communication publique. Tel était le cas des communications françaises, sauf celles de M. Rey, le sympathique et éminent architecte de Paris, et nous avons là une des raisons de l'influence très manifeste

exercée par l'architecte Rey dans les conseils généraux du Congrès.

Koch nous apprit que depuis que la lutte contre la tuberculose est activement poursuivie en Allemagne, soit depuis 25 ans, la mortalité est de ce chef diminuée de 50 p. c. et que le gain équivaut à 30,000 vies sauvées par année. Les sanatoria, offrant un total de plus de 10,000 lits publics et de plus de 2,000 lits privés, hospitalisent chaque année plus de 50,000 malades. L'Allemagne possède 73 institutions avec 6,843 lits pour les pré-tuberculeux. Pour les enfants seuls, 18 institutions possèdent 837 lits. Aussi, grâce aux efforts des pouvoirs publics et des sociétés d'initiative privée, a-t-on vu, en Prusse, la mortalité tuberculeuse descendre de 32 par 10,000, en 1875, à 17 par 10,000, en 1906. N'est-ce pas assez pour encourager ?

Le Prof. Landouzy apporta les bons souhaits du gouvernement de la France. Le chef de la mission française créa une excellente impression. La séance inaugurale, la grande soirée publique où il discourt sur "Cent ans de tuberculose—1808 à 1908", le banquet du secrétaire d'Etat Root, furent pour le doyen de la faculté de Paris l'occasion de succès oratoires des plus réels. D'une phrase châtiée, d'un geste facile, d'un débit plein de feu, le doyen de Paris fut en toutes ces occasions l'orateur écouté et applaudi. Remarquons en passant que la délégation française était à la fois remarquable par le nombre de ses membres et par leur haute réputation scientifique. Citons au passage Landouzy, Arloing et Courmont, Calmette, Triboulet, Teissier, Rey, Bernard, Gauchfer. Nous en passons, et des meilleurs.

Le Prof. Newcombe, au nom de l'Angleterre et de l'Université Cambridge, apporta l'hommage du peuple anglais. D'une grande simplicité de diction, mais fort élégante, le délégué anglais se créa un légitime succès.

A tour de rôle, les représentants officiels de trente-deux Etats apportèrent l'assurance du bon vouloir de leurs pays respectifs.

Dès l'après-midi même, les diverses sections se mettaient à l'ouvrage. Le professeur Welsh, du "John Hopkins", présidait la section de Pathologie et de Bactériologie; le professeur Bowditch, celle de Clinique et Thérapeutique; le Dr Chs. Mayo, celle de Chirurgie et d'Orthopédie; le Dr Jacobi, celle des enfants, etc.

* * *

Que dire du nombre des Congressistes, si ce n'est qu'il fut énorme. Plus de 8,000 membres inscrits! C'est un grand succès à ce point de vue.

* * *

Un des côtés les plus intéressants du Congrès fut son exposition. Elle portait sur tout ce qui pouvait intéresser le public en général et la profession en particulier: sur la tuberculose, son origine, sa nature, les lésions variées qu'elle produit, ses moyens de diffusion et les moyens à notre disposition pour la combattre et nous protéger.

Tous les Etats de l'Union américaine exposaient leurs moyens de campagne et les résultats déjà acquis et démontrés. Grand nombre d'Universités et d'Instituts exposaient de très intéressantes collections pathologiques, où les spécimens apparaissaient avec leur coloration naturelle d'autopsie. Citons les collections du Boston University, du Bureau d'Hygiène de Washington, du Phipps Institute de Philadelphie, des Universités de Cambridge, Manchester, Leeds et Bristol, en Angleterre, du McGill, etc. L'Allemagne et la Suède avait des collections très intéressantes, la France exposait des tableaux représentant le mouvement du sanatorium de Bligny.

Cette exposition, ouverte au public de 9 a.m. à 10 p.m., fut un des meilleurs moyens d'enseignement populaire. Elle dura quatre semaines et plusieurs fois par jour on y donnait des conférences populaires accompagnées de projections lumineuses. On en a extrait un "noyau" de choses les plus pratiques qui servira "d'exposition ambulante" pour tout le pays.

* * *

Les communications furent nombreuses et de toute première valeur, comme bien l'on pense, puisque les hommes les plus compétents de tous les pays s'étaient donné rendez-vous à Washington.

Les résumer serait à la fois trop long et hors cadre, puisque la plupart portaient sur des sujets exclusivement médicaux et scientifiques. Cependant les travaux présentés à la section V: "la tuberculose au point de vue hygiénique, social et économique" furent suivis avec une extraordinaire faveur par un public aussi nombreux que distingué. Voilà pourquoi on aura jugé sans doute fort intéressante l'étude qu'en présentait, ici même dans les pages de la REVUE CANADIENNE, le mois dernier, M. le Dr Archambault, de Cohoes.

CONCLUSIONS ET RÉOLUTIONS

Ce Congrès s'étant réuni dans un but pratique, les congressistes n'ont pas voulu se séparer sans voter des résolutions, où seraient résumées les conclusions des délibérations et les suggestions auxquelles on avait cru devoir s'arrêter.

En séance générale de clôture, sous la présidence de M. Roosevelt, il fut donc proposé et résolu :

Que l'attention des pouvoirs publics soit attirée sur l'importance de promulguer les lois nécessaires pour rendre *obligatoires* aux médecins traitants la *déclaration* aux autorités sanitaires de tous les cas de tuberculose venant à leur connaissance, et *l'enregistrement* de tels cas, afin de permettre aux autorités sanitaires d'employer les mesures et précautions utiles pour prévenir la contagion ;

Que de grands efforts soient faits pour la lutte antituberculeuse, afin de prévenir la contagion d'homme à homme, laquelle est la cause la plus importante de la dissémination de la maladie ;

Que les mesures préventives déjà en force contre la tuberculose bovine soient continuées, attendu que l'on reconnaît la possibilité de la contagion des bovidés à l'homme ;

Que ce Congrès approuve les mesures sanitaires pour une meilleure hygiène dans les manufactures et salles de travail publiques ; pour la protection des femmes et des enfants par la réglementation du travail et sa réduction à un nombre d'heures acceptable ; pour la construction de demeures plus hygiéniques,

tout cela afin d'augmenter la résistance vitale des individus contre la maladie;

Que l'hygiène doit être enseignée, dans les Ecoles Normales, aux futurs professeurs;

Que, partout où la chose est possible, tel enseignement de l'hygiène soit confié à des médecins;

Que les Ecoles Secondaires et les Universités instituent des cours d'hygiène, et même inscrivent cette science parmi les études requises pour l'admission dans de telles institutions, afin d'en provoquer l'enseignement dans les écoles primaires;

Que ce Congrès enfin encourage et approuve l'établissement, en plus grand nombre possible, de squares et places publiques pour les jeux dans les villes.

Parmi ces conclusions, il en est quelques-unes que je tiens à signaler tout spécialement.

1o On demande la déclaration "obligatoire" (comme pour la picote, la scarlatine...) au Bureau de Santé de tout cas de tuberculose, non pas dans le but de créer des ennuis à la famille, loin de là, mais afin que les autorités puissent désinfecter la maison, soit au départ, soit au décès du malade. On protégerait ainsi et les autres membres de la famille et les nouveaux locataires. Dans le cas de misère extrême, le Bureau de Santé par lui-même ou par une association de bienfaisance pourrait secourir le malheureux ou sa famille.

2o La création d'hôpitaux pour les cas avancés, qui sèment la contagion autour d'eux et sont ainsi un terrible danger-ambulant et constant—pour leur entourage. Si le côté humanitaire—d'hospitaliser ces malheureux rendus à bout de forces et de ressources—ne suffisait pas à aider ce mouvement, celui de notre protection personnelle devrait nous y pousser.

3o La création aussi de maisons de retraite ou sanatoria pour les pré-tuberculeux et les tuberculeux au début, c'est-à-dire guérissables, et qui guérissent de fait lorsqu'ils peuvent se donner les soins et le repos nécessaires.

4o La généralisation, dans les collèges et les institutions d'enseignement, d'exercices en plein air le plus possible. On le fait déjà. Qu'on le fasse davantage.

5o Enfin l'enseignement toujours et partout, à toute occasion, des préceptes d'hygiène propres à prémunir contre les maladies en général et en particulier contre la tuberculose.

* * *

Je ne veux que rappeler pour finir la belle campagne menée à Montréal, en septembre et octobre derniers, par la Ligue Antituberculeuse, et qui a rencontré auprès des pouvoirs établis, religieux et civils, partout et toujours, l'appui le plus cordial et le plus effectif. L'exposition, qui eut lieu l'hiver dernier à l'Auditorium; les conférences qui furent données au grand public et à près de 50,000 enfants de nos écoles; l'enseignement culinaire donné sous les auspices et de l'Ecole Ménagère Provinciale et d'une institution similaire anglaise, qui apprit aux mères soucieuses la confection de plats variés pour malades; voilà des faits de date trop récente pour qu'il faille les rappeler en détail, et qui prouvent que nous ne voulons pas rester étrangers à ce mouvement antituberculeux si intéressant et si important.

Je ne saurais mieux terminer qu'en citant le CATÉCHISME ANTITUBERCULEUX adopté par la Ligue Antituberculeuse et que je recommande tout spécialement à l'attention des instituteurs et des institutrices. C'est un précis utile autant qu'intelligent, que tous les membres de notre corps enseignant si dévoué devraient se faire un devoir d'enseigner aux élèves.

Qu'on ne l'oublie pas, l'intelligence n'est saine et droite qu'en autant que le corps est sain, car la bonne semence, pour fructifier, doit trouver un terrain propice: *mens sana in corpore sano*.

CATECHISME ANTITUBERCULEUX

1.—Qu'est-ce que la tuberculose ?

C'est une maladie très répandue et souvent fatale; elle attaque l'homme et les animaux.

2.—Où la rencontre-t-on le plus fréquemment ?

Dans les quartiers encombrés des villes, où les maisons sont entassées, où les rues sont étroites, où la circulation de l'air ne se fait pas librement et où le soleil ne pénètre pas.

3.—A quoi est due cette maladie ?

Elle est due à la présence de petits germes ou bacilles, visibles au microscope seulement, qui, en se développant et se multipliant, tendent à détruire les parties envahies du corps.

4.—Quelle est la grosseur des bacilles de la tuberculose ?

Il en faudrait 400,000,000 pour couvrir la surface d'un pouce carré et 7,000 mis bout à bout pour faire un pouce de long.

5.—Quelles sont les parties du corps susceptibles d'être affectées par le bacille de la tuberculose ?

Les poumons surtout ; mais peuvent être affectés, aussi, les os, les jointures, la peau, les ganglions du cou, les méninges (membranes) du cerveau, les intestins et autres régions encore.

6.—Quelle est la forme la plus rapide sous laquelle peut se manifester la tuberculose ?

La méningite, quand la maladie s'attaque aux membranes du cerveau.

7.—Quelle est la forme la plus ordinaire ?

La tuberculose pulmonaire appelée aussi la consommation ou phthisie ; on l'appelle encore la "peste blanche".

8.—Quels ravages fait la tuberculose ?

Sans parler des souffrances et des pertes de temps qu'elle occasionne, la tuberculose fait mourir, chaque année, dans le monde entier, environ deux millions d'individus.

9.—Quel est le nombre de décès causés par cette maladie dans le Canada ?
9,000 environ par année.

10.—Et dans la province de Québec en particulier ?

De 2,500 à 3,000. La tuberculose cause un douzième de la mortalité totale.

11.—A quel âge choisit-elle ses victimes ?

Entre quinze ans et quarante ans le plus fréquemment. Elle peut se développer cependant à tout âge, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse.

12.—S'attaque-t-elle aux riches aussi bien qu'aux pauvres ?

Oui.

13.—La tuberculose peut-elle être communiquée par une personne à une autre ?

Oui, c'est une maladie contagieuse.

14.—Par quoi le développement de la maladie est-il favorisé ?

Par l'air impur et le manque de soleil, conditions qui favorisent le développement des bacilles.

15.—Les bacilles de la tuberculose font-ils partie de notre organisme ?

Non, ce sont des corps étrangers (de nature végétale) qui l'ont envahi du dehors.

16.—Comment ces bacilles peuvent-ils envahir notre organisme ?

Ils sont absorbés par les voies respiratoires ou par les voies digestives.

17.—Pourquoi le poumon est-il l'organe le plus souvent affecté ?

D'abord parce que les bacilles sont facilement introduits dans les voies respiratoires en même temps que les poussières, et, ensuite, parce que les

germes trouvent dans le poumon, mieux que dans les autres parties du corps, les conditions favorables pour leur prolifération.

18.—D'où proviennent les bacilles tuberculeux que l'on trouve dans l'atmosphère ?

Des crachats desséchés ou de la salive des malades tuberculeux.

19.—Les crachats d'un consommateur contiennent-ils beaucoup de bacilles ?

Un consommateur peut cracher plus d'un million de bacilles par jour.

20.—Comment les crachats peuvent-ils propager la maladie ?

S'ils ne sont pas détruits, ils se dessèchent, se pulvérisent et les bacilles ainsi libérés s'introduisent, avec l'air, dans les poumons de personnes en santé; ou bien encore, les mouches, très friandes des crachats, transportent les bacilles sur les aliments.

21.—La maladie peut-elle se propager par l'alimentation ?

Oui, si la nourriture renferme le bacille (le lait provenant des vaches tuberculeuses est le mode le plus fréquent de l'infection par ingestion).

22.—Un consommateur qui ne crache pas, ou dont les crachats sont détruits tel que voulu, n'est donc pas dangereux ?

Non, s'il prend les précautions voulues et ne projette pas, dans la figure des personnes qui l'approchent, des gouttelettes de salive lorsqu'il parle, tousse ou éternue; car ces gouttelettes de salive peuvent véhiculer l'infection.

23.—Les personnes exposées à l'infection tuberculeuse peuvent-elles éviter d'être contagionnées ?

Oui, mais tout dépend de la force de résistance de l'individu. Cette force de résistance (défense naturelle) n'est pas la même pour tous les individus. Les poumons d'un individu sain peuvent résister à l'envahissement, ou détruire un nombre restreint de bacilles.

24.—Qu'est-ce qui tend à affaiblir cette résistance ?

Une maladie épuisante, comme la fièvre typhoïde, une nourriture insuffisante ou peu nutritive, l'intempérance, le surmenage et la fatigue, le séjour dans les chambres tenues fermées et mal ventilées, ainsi que dans les ateliers peu ventilés et où il se développe beaucoup de poussière.

25.—Comment l'intempérance peut-elle préparer l'éclosion de la tuberculose ?

Outre qu'elle affaiblit la résistance physique des individus, elle entraîne à sa suite la pauvreté et la misère dans les familles.

26.—La consommation est-elle héréditaire ?

D'une manière générale, non; car la mère ne transmet que rarement la maladie à son enfant. Cependant les enfants issus de parents tuberculeux offrent généralement moins de résistance à la maladie que les enfants issus de parents sains.

27.—Pourquoi alors entend-on si souvent parler de la tuberculose comme étant une maladie héréditaire ?

Parce que plusieurs membres d'une même famille deviennent victimes de la maladie, en partie, à cause du peu de résistance naturelle dont ils ont hérité, et, en partie, à cause de l'infection constante du logis, par

suite des manques de précautions de la part des malades, qui se succèdent après s'être contagionnés les uns les autres.

28.—Quels sont les principaux symptômes de la maladie ?

La fièvre du soir, la toux continue, la faiblesse progressive, l'amaigrissement, la perte d'appétit.

29.—Y a-t-il d'autres symptômes ?

Les transpirations nocturnes, les crachements de sang, la perte de la voix et de vives douleurs dans la poitrine.

30.—Ces symptômes sont-ils constants ?

Nullement, bien que généralement plusieurs d'entre eux s'observent en même temps.

31.—Une personne peut-elle être consomptive sans que ceux qui l'entourent s'en aperçoivent ?

Oui, au début principalement.

32.—Quels sont, habituellement, les premiers symptômes ?

Toux persistante, fatigue après le moindre exercice et perte de poids.

33.—Comment obtient-on la preuve positive ?

Par la découverte du bacille tuberculeux dans l'expectoration.

34.—La consommation est-elle une maladie rapide ?

En général, non.

35.—Un consomptif est-il en état de travailler et de vaquer à ses affaires ?

Pas généralement, cela dépend de la période de la maladie, de la gravité du cas, et du genre d'occupation.

36.—La consommation est-elle curable ?

Oui, lorsque le mal n'a pas fait trop de progrès; le nombre des cures augmente tous les jours, surtout pour les malades traités dès le début de la maladie.

37.—Peut-on guérir la tuberculose sans l'aide d'un traitement ?

Non, il faut un traitement bien suivi pendant plusieurs mois.

38.—Y a-t-il un remède connu, capable de guérir la consommation ?

Non, mais l'avenir nous en fournira peut-être.

39.—Alors, quel est le meilleur traitement à suivre ?

La vie au grand air et au soleil, une alimentation reconstituante et abondante, le repos, le tout sous une direction médicale.

40.—Qu'est-ce qu'un sanatorium ?

C'est une institution particulière pour le traitement de la tuberculose, par le repos au grand air, sous une surveillance médicale. On y enseigne aux malades les moyens de se soigner, ainsi que les mesures à prendre pour ne pas transmettre leur maladie à leurs parents et à leurs amis.

41.—Comment peut-on éviter la tuberculose ?

En évitant la contagion par les microbes, ainsi que les causes qui tendent à affaiblir la résistance vitale.

42.—Quelle est la principale des mesures nécessaires pour la suppression de la maladie ?

C'est de mettre fin à la pratique de cracher partout et de détruire

- soigneusement les expectorations de ceux que l'on sait être des tuberculeux.
- 43.—Comment peut-on détruire les expectorations ?
Par le feu. On pourvoit le malade de crachoirs en carton. A défaut de ces crachoirs, le malade doit expectorer soit dans les replis d'un journal, soit encore dans une tasse ordinaire, contenant de l'eau, et ne servant qu'à cet usage. De temps à autre, le contenu de la tasse est jeté au feu, tout comme l'est le journal ou le crachoir en carton.
- 44.—Est-il dangereux pour un tuberculeux d'avalier ses crachats ?
Oui, parce que les crachats ainsi avalés permettent aux bacilles de développer un nouveau foyer de la maladie dans les intestins ou ailleurs.
- 45.—Quelle précaution doit prendre le tuberculeux lorsqu'il tousse ?
Se couvrir la bouche avec un morceau de papier ou un morceau d'étoffe, qu'il brûlera subséquemment.
- 46.—De quelle autre manière un tuberculeux peut-il transmettre la maladie ?
Tout ce qui touche à sa bouche devient un véhicule du microbe ; par exemple, une cuillère, une fourchette, une tasse, un verre.
- 47.—Comment prévenir ce mode d'infection ?
Autant que possible, le malade doit avoir son service particulier d'ustensiles, et tout ce qu'il approche de sa bouche doit être systématiquement bouilli.
- 48.—Est-il dangereux d'embrasser un tuberculeux ?
Le malade ne doit embrasser personne, et, d'autre part, on ne doit jamais l'embrasser sur la bouche.
- 49.—Quelles règles doit-on observer pour la chambre du malade ?
La fenêtre doit rester ouverte jour et nuit. Personne autre ne doit partager la chambre du malade. Les rideaux doivent être faits de tissus faciles à laver. Pas de tapis, mais une simple descente de lit. Le linge de corps et les draps doivent être bouillis avec soin.
- 50.—Comment doit-on enlever la poussière de la chambre ?
Avec un linge ou un balai humide ou par toute autre méthode qui prévient la mise en mouvement des poussières dans l'atmosphère de la chambre.
- 51.—Quels sont les plus puissants ennemis de la tuberculose ?
La propreté, le soin de la santé, la bonne conduite, la sobriété, le soleil, l'air pur, une nourriture saine et abondante.
- 52.—Quels sont les endroits les plus favorables pour le séjour d'un tuberculeux ?
La campagne, les montagnes principalement, où l'air se trouve d'une grande pureté. Il ne devra pas habiter près des routes, car les poussières irritent les poumons.
- 53.—Après que la maladie a pris fin, que doit-on faire ?
La maison ou, au moins, les pièces que le malade occupait doivent être désinfectées ainsi que tout ce dont le malade faisait usage. Tout ce qui peut être détruit doit être brûlé.

54.—Que doivent se rappeler les enfants pour se protéger individuellement contre l'infection et protéger ceux qui les entourent ?

Les enfants doivent éviter: de cracher par terre, soit sur le plancher, soit sur le trottoir ; de cracher sur leur ardoise; de se mettre les doigts dans la bouche; de se mouiller les doigts sur la langue; de se mettre dans la bouche des objets quelconque (plumes crayons, etc.); de mâcher de la gomme ayant servi à un compagnon, ou de manger des choses dans lesquelles un autre a mordu ; de se servir de sifflets, de tire-pois ayant servi à d'autres; de mouiller avec la langue des objets que l'on veut coller; de tousser ou d'éternuer sans se couvrir la bouche d'un mouchoir; de manger sans s'être lavé les mains avec de l'eau et du savon; de négliger la propreté du corps et des mains.

E. St. Jacques.

LaVerendrye—Son Oeuvre

DÉCOUVERTE DU FORT SAINT-CHARLES, DES RESTES DU
P. AULNEAU, S. J. ET DU FILS AÎNÉ DU DÉCOUVEUR
ILE-AU-MASSACRE.

(suite)

Les expéditions de LaVerendrye se divisent en trois étapes qui commencent en 1731 pour se terminer en 1743. Ses fils continuèrent plus tard à parfaire son oeuvre, mais aucun Français ne s'avança plus loin à l'ouest que le Découvreur. Dans son premier voyage (1731-1734) il fonda les forts Saint-Pierre, Saint-Charles et Maurepas et retourna à Montréal pour rendre compte de son entreprise et obtenir des secours plus considérables. Le second voyage est le plus court et ne va que de 1734 à 1737, mais ce fut pourtant le plus tristement célèbre et le plus pénible. C'est alors qu'il perdit coup sur coup son neveu, son fils, son missionnaire et une partie de ses hommes, tandis que ses fournisseurs lui coupaient les vivres et l'abandonnaient à son sort. Tout semblait conspirer pour l'arrêter sur la route de l'ouest.

Il dut retourner à Montréal pour apaiser ses créanciers et faire de nouveaux arrangements. L'année suivante (1738) il prit de nouveau la voie de l'ouest et, cette fois, il fonda le fort La Reine et Bourbon, visita par ses fils les lacs Winnipegosis, Dauphin et Bourbon, la rivière Saskatchewan et arbora fièrement le drapeau de la France au sommet des premiers pics des Montagnes Rocheuses. La route de l'ouest par terre et par eau était ouverte jusqu'au pied de ces montagnes. Voilà, en quelques mots, l'oeuvre accomplie par LaVérendrye.

Je me propose aujourd'hui d'appuyer quelque peu sur la période la plus douloureuse de ses expéditions. En raison des récentes découvertes au fort Saint-Charles, elle est devenue d'une actualité émouvante.

* * *

C'était au mois de juin 1736.

LaVérendrye avait hiverné au fort Saint-Charles avec le Père Aulneau et se disposait à partir pour le fort Maurepas. Les Cris, toujours en guerre avec les Sioux, négligeaient la chasse et partant la traite s'en ressentait. Pendant l'hiver, LaVérendrye avait pu nourrir ses hommes avec ses provisions de maïs et la récolte de folle avoine cueillie à la porte même du fort. Les Sauvages lui apportaient également des orignaux et des cariboux, ainsi que du poisson blanc. Ces ressources lui avaient manqué toutes à la fois au printemps. A quelques pas en arrière du fort, nous avons trouvé une cavité considérable, qui probablement devait tenir lieu de cache ou de glacière, pour conserver les provisions aux mois d'avril et de mai. Cette précaution devait être loin de rendre les services attendus. A la fonte des neiges, l'eau qui descendait de la colline, à laquelle le fort était adossé, devait nécessairement filtrer à travers cette cache et la rendre inutile. Au mois de mai, la garnison qui se composait de soixante hommes au bas mot, était réduite à la ration. Elle n'avait pour toute nourriture que de la carpe, faisandée plus qu'il ne faut. Le Père Aulneau dit qu'elle était tachetée de noir. Les missionnaires du nord, qui ont été réduits à la même extrémité, comprennent ce que ces expressions cachent d'alléchant! Cela veut dire qu'il suffit alors de tenir le poisson par les arrêtes et de le secouer un tant soit peu, pour que la chair gluante, passée mûre, s'en détache à l'instant, dégageant une odeur *sui generis* peu appétissante. Il faut avoir faim et sentir des profondeurs peu ordinaires dans l'estomac pour se décider à porter à sa bouche semblable mets. Voilà pourtant à quoi LaVérendrye et les siens furent réduits au printemps de 1736. Il n'est pas étonnant, après cela, que les Sauvages, témoins des privations des

Français, aient donné à une île presque en face du fort Saint-Charles, le nom de *Bucketé—J'ai faim*.

LaVérendrye avait attendu en vain l'arrivée des canots promis pour l'automne précédent. Au mois de juin il attendait encore, et il n'avait plus ni poudre ni tabac à offrir aux Cris en échange des fourrures. C'est dans ces pénibles circonstances que ses deux fils arrivent au fort du lac Winnipeg, pour lui annoncer la mort de son neveu LaJemmeraye. Il assemble alors son conseil, composé du Père Aulneau, de ses deux fils, de son sergent et probablement aussi du quartier-maître du fort, pour avoir leur avis, sur ce qu'il y avait de plus opportun à faire dans semblable circonstance.

Cela se passait le 3 juin, le lendemain de l'arrivée de ses deux fils. Le 2 juin il avait dépêché Bourassa à Kaministiquia pour presser le départ des canots avec les marchandises.

Le conseil décida unanimement d'envoyer trois canots jusqu'à Michillimakinac, pour revenir avec les secours voulus. LaVérendrye, malgré la mort de son lieutenant et la gêne extrême où il se trouvait réduit, voulait absolument, au retour des canots, poursuivre ses découvertes. Il est assez probable que le premier sous-officier du fort devait être chargé de cette expédition. LaVérendrye désirait garder avec lui son fils aîné, que les Cris avaient adopté pour chef et qui d'ailleurs devait être épuisé de fatigues, après une course rapide depuis le lac Winnipeg jusqu'au fort Saint-Charles.

Le Père Aulneau qui au dernier moment s'était décidé à faire partie de ce voyage, pour aller épancher son âme d'apôtre auprès de son confrère à Michillimakinac, fit modifier ce projet. Il représenta au Découvreur que son fils devenu lieutenant par la mort de LaJemmeraye aurait bien plus d'autorité sur les hommes que le sergent, que la discipline, par sa présence, serait mieux observée et que comme conséquence, le voyage se ferait plus promptement. Dans le même temps, des canots des Cris qui venaient d'aborder au fort l'avertissaient d'être bien sur ses gardes, que des Sioux avaient été aperçus sur le lac, épiant le moment favorable pour enlever des chevelures.

Il n'y a rien d'étonnant que LaVérendrye qui n'épargnait pas son sang ait voulu assigner le poste d'honneur à son fils.

Dans cette famille d'épée, on n'était pas habitué à traîner à l'arrière garde aux heures du danger. Puisque cette expédition devait s'effectuer au milieu de risques si sérieux, LaVérendrye y trouva sans doute une raison de plus pour se rendre aux désirs de son missionnaire. Son fils Jean-Baptiste fut donc chargé du commandement de ce parti, mais avant de quitter le fort, il lui donna instruction de *faire bon quart* pour me servir de ses expressions. Ce convoi se composait de 21 personnes qui montaient trois canots. Ils ne durent quitter le fort que dans l'après-midi, car ils s'arrêtèrent pour la nuit à l'Ile-au-Massacre, qui est à 16 milles du fort Saint-Charles. Cette île n'est qu'un rocher ayant environ trois quarts de mille de longueur et un demi mille de largeur, surmonté d'un monticule dénudé, sur le sommet duquel s'élève aujourd'hui une croix en bois.

L'Ile est scindée en deux par un profond ravin couvert de buis et de broussailles, en sorte qu'il n'est pas commode de se transporter par terre, de la pointe ouest à l'autre extrémité. Il est plus probable que le drame qui a ensanglanté cette île a dû se passer sur la partie ouest. L'autre moitié est basse, bien boisée et offrait un endroit peu tentant pour un campement, à une époque où les moustiques commençaient à rendre ce séjour insupportable.

Il n'est pas resté un seul survivant de cette brigade, pour en relater les tristes péripéties et il est assez certain que nous ne saurons jamais au juste comment ces braves tombèrent sous les coups de leurs ennemis. Il est bien permis alors à ceux qui ont visité et interrogé le théâtre de ces événements à la lueur des données historiques que nous possédons, de dire ce qu'ils en pensent.

Le 12 juin, LaVérendrye apprit de trois Monsonis que Bourassa avait été pillé par les Sioux le 4 au matin, à 29 milles du fort Saint-Charles. Le 14 juin, il recevait une lettre datée du fort Saint-Pierre, à l'embouchure du lac La plue. Dans cette lettre, Bourassa lui racontait comment les Sioux au nombre d'environ 130, lui avaient enlevé tout ce qu'il possédait, l'avaient attaché ensuite à un poteau, pour le brûler vif, puis, grâce aux prières d'une esclave Siousse, avaient à la fin

consenti à épargner sa vie. Les Sioux dirent à Bourassa en le quittant qu'ils voulaient aller surprendre les Cris qui se trouvaient aux abords du fort Saint-Charles. Ils essayèrent en effet de mettre ce projet à exécution, mais la vigilance qu'on observait au fort déjoua leur plan.

Enfin le 17 juin, le Sieur Legros, qui était arrivé à Kaminitiquia trop tard, l'automne précédent, pour aller plus loin, atteignait le fort Saint-Charles avec deux canots chargés de marchandises.

LaVérendrye vivait dans la plus grande inquiétude depuis qu'il avait reçu la lettre de Bourassa. Aussi n'eut-il rien de plus pressé que de demander des nouvelles de son fils et de son missionnaire. Il n'eut plus de doute qu'il leur était arrivé malheur, lorsque Legros l'eut informé qu'il ne les avait pas rencontrés en route. Il envoya aussitôt son sergent avec quelques hommes et, le 22, il put s'assurer que ses prévisions ne s'étaient que trop réalisées. Je laisse de côté maintenant les écrits posthumes ou les mémoires préparés à de longues distances des lieux témoins de ce massacre. Je crois qu'il est plus sûr de serrer de près et de s'attacher fidèlement au texte du rapport de LaVérendrye. Son opinion, ce me semble, est d'une valeur telle qu'on ne saurait la mettre de côté, sans de graves motifs. Il est vrai qu'il n'était pas présent sur l'île au moment où les Sioux levèrent leur hache meurtrière sur la tête des siens, mais il n'était qu'à quatre heures de canot. Bien des raisons qui nous échappent aujourd'hui, ont dû peser sur sa manière de voir et le fixer sur certains points.

Or, voici ce qu'il dit : "On a trouvé la plus grande partie des corps tous décollés, en rang les uns contre les autres, *ce qui me fait juger qu'ils ont été tués en conseil*". Disons tout de suite qu'au mois d'août dernier, nous avons trouvé les dix-neuf crânes des hommes. Ceux du Père Aulneau et de Jean-Baptiste LaVérendrye manquent. On n'a pas retrouvé les ossements complets des corps. Les Sioux ont dû emporter la tête du Père Aulneau et du fils aîné de LaVérendrye comme trophées de guerre et disperser une partie des ossements de leurs compagnons.

LaVérendrye croit donc que les membres de cette expédition

furent tués en conseil. A un autre endroit, parlant de ce massacre dont son coeur est navré, il dit qu'il a eu lieu "par la plus noire des trahisons".

Enfin les Sioux racontèrent plus tard qu'ils ne voulaient pas tuer le missionnaire mais que des jeunes gens désirant se distinguer par un acte de bravoure se précipitèrent tout à coup sur lui. Les Sioux viendraient donc confirmer l'opinion de LaVérendrye, qu'un conseil aurait été tenu pour délibérer sur leur sort. Essayons à la lumière de ces données de refaire cette navrante épopée.

Les 21 Français auraient abordé à l'Ile-au-Massacre pour y passer la nuit. Quand on voyage, on campe toujours à bonne heure, pour se lever avec les premiers feux de l'aurore. Les Français faisaient bonne garde. On ne peut raisonnablement prétendre, qu'après les sévères avertissements qu'ils venaient de recevoir de leur chef, ils se seraient laissés sitôt surprendre. Les Sioux les auraient aperçus et auraient reconnu qu'ils n'étaient qu'une poignée, alors qu'eux-mêmes comptaient au-delà de 130 guerriers. Les Cris avaient l'habitude de dire des Sioux qu'ils étaient rampants comme des serpents pour surprendre leurs ennemis, mais il convient d'ajouter qu'ils étaient aussi rusés comme des renards. Ils se seraient décidés, dans la présente occurrence, à faire, ce que tentèrent plus tard leurs congénères des prairies, sur les buttes du Missouri, avec les Métis : parler, parler de paix et, au signal convenu, tomber à l'improviste sur leurs ennemis. Ils se seraient donc présentés devant les Français avec des paroles de paix sur les lèvres. Et puis, à la lueur du bucher qui promenait sa clarté vacillante sur les rochers sauvages qui bordent cette île, ils se seraient réunis autour d'eux, pour fumer le calumet et discuter les conditions d'une alliance. Le chef des Sioux, au cours de sa harangue, aurait reproché aux Français de vendre de la poudre et des balles à leurs ennemis et aurait accusé le jeune LaVérendrye d'avoir accepté d'être leur chef et de les suivre à la guerre. Il n'est pas probable qu'aucun Français comprit le Sioux, à part le Père Aulneau. Ce dernier, nous le savons par ses lettres, pouvait se tirer d'affaire dans cette langue. Il aurait donc tout naturellement été choisi pour lui répondre. Pendant qu'il refutait ces

mensongères accusations, le signal aurait été donné et les Sioux qui n'attendaient que le mot d'ordre, auraient entouré les Français. Ces derniers serrés de trop près pour être libres de leurs mouvements et se défendre, auraient été assommés sur l'heure. Quelques-uns auraient réussi néanmoins à tuer un certain nombre de Sioux avant de succomber. Les Sioux auraient emporté leurs morts et les auraient enterrés dans le sable, dans la baie du Buffalo, où ils furent trouvés le 18 juin 1736 par deux Monsonis, avec deux des canots français. Le troisième canot fut laissé à l'Ile-au-Massacre. De cette façon on expliquerait "la noire trahison" dont parle LaVérendrye et on tomberait d'accord avec l'opinion de LaVérendrye et le récit des Sioux sur les *circonstances* principales de ce drame sanglant.

Depuis 172 ans, les restes de cette vaillante troupe inhumée en septembre 1736, sous la chapelle du fort Saint-Charles, attendaient que des mains amies viennent les recueillir pour leur donner une sépulture convenable. Sans doute les PP. Coquart et La Morenie ont dû en passant au fort Saint-Charles offrir pour eux le saint sacrifice de la messe; mais depuis au-delà de 160 ans, leurs corps abandonnés gisaient sur cette terre déserte, sans qu'un souvenir, une larme ou une prière ne vint rafraîchir, comme une bienfaisante rosée, leurs précieuses dépouilles. La forêt avait repris ses droits dans l'enceinte du fort et jusque même dans la chapelle. Il semblait que leurs restes étaient pour toujours livrés à l'oubli comme le nom des dix-neuf compagnons du jeune LaVérendrye. A mesure que les générations sauvages disparaissaient, l'ombre mystérieuse qui voilait le site du fort s'épaississait et un silence de mort pesait lourdement sur cette petite anse perdue à l'entrée de la rivière. Seuls des Sauteux païens et les bêtes de la forêt venaient par hasard fouler ce sol imprégné du sang d'un apôtre du Christ et de quelques braves explorateurs, fils de la France.

Dieu qui veillait sur ces illustres morts inspira à Mgr l'archevêque de Saint-Boniface la pensée de faire des sacrifices de temps et d'argent pour retrouver leurs ossements. Des fils de Loyola, des Oblats, des prêtres séculiers et quelques laïcs s'unirent à Sa Grandeur et secondèrent ses efforts. Une société historique, dont Monseigneur est le président, se mit à l'étude,

afin de mieux diriger les recherches. Et voilà qu'à l'heure voulue par la Providence, deux chefs sauteux, deux vieillards qui tout à l'heure allaient emporter leurs secrets dans la tombe, derniers gardiens de la tradition indienne, viennent indiquer les endroits où les Français ont mis pied à terre dans cette baie. Le souvenir du site exact, où naguère se dressait le fort à double rangée de pieux, était un peu brumeux dans leur mémoire et à la veille de s'effacer. Ils nous dirigent tout d'abord sur la rive nord, presque en face du véritable site du fort. Ils savaient également que dans la petite anse où nous avons trouvé le fort, les Français avaient construit quelque chose. "Nos grands pères nous ont souvent répété que les hommes des grands canots (Français) et l'homme de la prière avaient habité dans ce voisinage", disaient ces chefs sauvages. Des recherches infructueuses furent tentées la première année sur la rive nord. Les cartes reçues de Paris indiquaient toutes le fort sur la rive sud. Au mois d'août dernier de nouvelles recherches sur la rive sud furent couronnées de succès. Le fort Saint-Charles fut identifié, mesuré, remué en tout sens. Le corps de logis des engagés, la maison du commandant et du missionnaire, la chapelle avec son cimetière sont aujourd'hui reconnus. Un plan du fort est dressé, une foule d'objets ont été recueillis et comme dernier et consolant triomphe, les restes du pieux Aulneau et du vaillant Jean-Baptiste LaVérendrye avec leurs dix-neuf compagnons ont été transportés à Saint-Boniface où désormais ils seront conservés, entourés de notre respect et de notre affection.

* * *

Le fort Saint-Charles se trouve à l'entrée d'une baie qui conduit à l'angle du nord-ouest, en se retrécissant sur un parcours de neuf milles. En quittant le fort, à l'ouest, la baie se perd dans des marais couverts de folle avoine, ne laissant qu'un étroit chenal navigable. Ce cours d'eau que j'appellerai plutôt le prolongement de la baie, forme çà et là des méandres et des marais où des myriades de canards prennent leurs ébats. La navigation s'arrête à l'angle du nord-ouest. L'oncle *Sam* qui souvent

n'est pas gêné, a planté là une pièce en fer, qui indique la frontière internationale!

Les Américains, en quittant la rivière La Pluie, piquent une pointe franc nord et taillent en plein territoire canadien toute une tranche qu'ils se sont accaparée, sans la moindre raison ni le plus léger scrupule. Le fort Saint-Charles se trouvant sur la rive sud appartient donc aux Etats-Unis. Le fort est protégé au sud par un monticule, à l'est et à l'ouest par la forêt. Autrefois l'entrée du fort donnait sur une rive couverte qui se prolongeait dans une anse. Les digues construites à Kenora, en retenant les eaux du Lac-des-bois, ont élevé le niveau des eaux qui ont envahi les anciens rivages. L'eau atteint aujourd'hui jusqu'au pied de la palissade de la façade. Ce fort avait 100 pieds de longueur (nord et sud) et 60 pieds de largeur. On a retracé l'enceinte par la double trace des pieux, qu'on a pu reconnaître. Le bois était pulvérisé, mais à plusieurs endroits on a retrouvé les pointes des pieux encore conservées. En remuant le sol avec soin, la forme ovale des pieux se dessinait parfaitement à une profondeur d'environ un pied et demi à deux pieds. De chaque côté de la palissade, de grosses pierres avaient été posées pour consolider les pieux.

La maison du missionnaire était attenante à la chapelle et se trouvait du côté ouest du fort, près de l'entrée. Au centre, et près de l'extrémité sud du fort, était le corps de logis des hommes, vaste construction, chauffée par une énorme cheminée double. La demeure de LaVérendrye et de ses fils s'élevait à l'est de ce logis.

En face de la demeure du commandant, en gagnant l'entrée du fort, devaient se trouver la poudrière et le magasin. Le long de la palissade ouest et sud, nous avons remarqué un affaïssement du sol qui pourrait bien avoir été autrefois un fossé destiné à tenir les Sauvages à distance et les empêcher de briser ou de brûler les pieux.

A chaque instant, au cours des fouilles, nous mettions à jour une foule d'objets intéressants tels que casse-tête, dents de castor, balles, ciseaux, lames de couteau, boucles de soulier, gâche de serrure, etc.

Il serait difficile d'exprimer notre émotion, lorsque sous la

chapelle, les dix-neuf crânes déposés en monceaux, se dessinèrent sous nos pics. Penchés sur ces restes, nous déposâmes les outils, pour les déblayer à la main afin de pouvoir les photographier sur place, exactement tels qu'ils se trouvaient lorsque La Vérendrye les enterra à cet endroit.

Nous avons procédé avec le même soin lorsque nous avons découvert à quelque pieds au nord, les restes du Père Aulneau et de LaVérendrye. J'ai déjà eu occasion de donner un rapport minutieux de ce qui s'est passé dans ce voyage si mémorable dans les *Cloches de Saint-Boniface* du 15 septembre dernier. Qu'il me suffise de répéter que les grains de chapelet et l'agrafe de soutane recueillis près des restes du Père Aulneau, l'incision profonde traversant le "sacrum" de Jean-Baptiste LaVérendrye, les pointes de flèche, et enfin le rapport des médecins établissant leur âge d'après l'examen du squelette, sont-autant de témoignages qui ne permettent pas de douter que nous possédons bien en effet les restes du missionnaire et du fils aîné de LaVérendrye. Suivant toutes les probabilités, ils reposaient au-dessous de l'autel qui devait n'être séparé de la résidence du missionnaire que par quelques madriers en tremble. Cette chétive chapelle, en bois équarri, calfeutrée en terre et recouverte d'écorce, était bien modeste.

Pour ces pauvres Français, si éloignés de la civilisation et de toute consolation humaine et pour les néophytes Cris, qui furent régénérés sous ce chétif abri, cette triste mesure avait pourtant un cachet particulier de grandeur. Au jour de Noël, il semble qu'elle évoquait tout naturellement le souvenir de l'étable de Bethléem dont elle se rapprochait par le dénûment. Les vingt et un Français qui reposaient près de ce sanctuaire ont dû, sans doute, recevoir dans cette chapelle, le jour de leur départ pour l'Île-au-Massacre, la sainte communion avant de verser leur sang pour Dieu et leur patrie. Cette hypothèse n'est pas purement gratuite. Elle a des fondements sérieux. Le Père Aulneau auquel on a attribué déjà des miracles, était un missionnaire d'une piété angélique. Ses lettres respirent un parfum céleste. Or, quelques jours avant sa mort, il écrivait à l'un de ses confrères, que sa carrière touchait à sa fin et qu'il espérait que Dieu lui ferait bientôt miséricorde. De plus les Français

de cette époque étaient des hommes d'une foi robuste. Le souffle religieux de Charlemagne et de saint Louis les animait. Ils savaient que la mort planait au-dessus de leur tête en quittant le fort. Ils étaient avertis. Ils durent se préparer, et il est bien naturel de croire qu'ils reçurent une dernière fois le pain des forts, qui devait être pour eux, le soir même, le suprême viatique.

L. A. Prua homme.

Saint-Boniface, 8 février 1909.

A Travers la Nature

LES FOURMIS BLANCHES D'AFRIQUE



Il y a des bêtes de talent, des bêtes d'esprit, des bêtes de coeur.

La fourmi, elle, est une petite bête de génie. Cet insecte est ingénieur, architecte, maçon, serrurier, soldat, philosophe, homme d'état. La fourmi bâtit des cités modèles, établit de parfaits gouvernements... Son monde est une république vraiment exemplaire, où l'on discute moins que l'on n'agit, où l'on ne prend les armes que pour défendre la frontière ou protéger le travail; une république admirable, où l'industrie est un honneur, le progrès une loi, l'entente une coutume, le travail une obligation, l'égalité un fait, la fraternité un principe, le respect des infirmes et des vieillards une religion, l'éducation de la jeunesse un besoin du coeur et une affaire d'état.

De toutes les fourmis, les plus étonnantes et les plus célèbres sont les fourmis blanches d'Afrique, qui vivent en tribus innombrables, et bâtissent des cités fantastiques, composées de milliers de huttes d'une forme charmante et d'un travail exquis, de deux ou trois pieds de haut, lesquelles, avec leur toit uniforme, circulaire et incliné, font l'effet de gigantesques champignons.

Eh bien, l'extérieur, si étonnant qu'il soit, n'est rien à côté du merveilleux arrangement intérieur de ces édifices liliputiens.

Ici, les oeufs près d'éclorre et les toutes petites fourmis sous la surveillance d'une gardienne respectée; là, les vieillards; dans une autre hutte, les adolescents; ailleurs, une sorte d'infirmier pour les malades; et enfin un cimetière pour les morts!

Partout des ménages tranquilles et laborieux, des travailleurs infatigables, des citoyens-fourmis dévoués à la chose commune.

Ces fourmis ne travaillent que la nuit. Le jour tout repose et se tait; les trous sont bouchés, le chantier est désert.

Quand la colonie augmente d'habitants, on ajoute un étage à la hutte, il y a des huttes qui en comptent cinq ou six. Avec leurs toits superposés on dirait des pagodes en miniature!

On sait que la fourmi se distingue autant par son étonnante vigueur que par son admirable intelligence. Sans beaucoup d'efforts, cette vaillante bestiole traîne des fardeaux "dépassant plus de vingt fois le poids de son corps". D'où vient cette force stupéfiante? de l'acide formique que secrète la fourmi. C'est la source démontrée de sa merveilleuse endurance. Ce serait aussi, d'après les curieuses expériences du Dr Clément, de Lyon, le réservoir d'énergie capable de retremper la tonicité défaillante de notre génération surmenée. Et c'est ainsi que l'on aurait découvert chez la fourmi des propriétés médicales aussi précieuses qu'inattendues. Ayant voulu contrôler les merveilleuses assertions du Dr Clément, un membre distingué de l'Académie de médecine, M. Huchard, vient de constater leur parfaite exactitude au point de vue de l'énergie musculaire, et c'est sur lui-même que le docteur Huchard a observé les remarquables effets de cette découverte du médecin lyonnais.

Luc Dupuis.

Village-des-Aulnaies

Pages d'Histoire

I

A l'hôtellerie des Deux Anges.—Contrat de mariage.—Louis d'Ailleboust et Marie-Barbe de Boullongne.—Vocations d'apostolat.—La Compagnie de Montréal.—Guérison miraculeuse.—La contagion du bien.—Vers les terres de la Nouvelle-France.

Le 6 septembre de l'année 1638,—un lundi après-midi,—un tabellion soigneusement rasé et cravaté de blanc, selon l'usage de l'époque, pénétrait dans une hôtellerie portant l'enseigne *Aux deux Anges*, située Place Maubert, paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, pour y faire signer un contrat de mariage déjà préparé en son étude. Il se nommait M^{re} Philippe Perrier. Les futurs conjoints étaient Louis d'Ailleboust et Marie-Barbe de Boullongne, deux jeunes gens qui devaient bientôt se faire les auxiliaires de M. de Maisonneuve dans la fondation de la ville de Montréal, et plus tard occuper le rang suprême dans la colonie de la Nouvelle-France.

Louis d'Ailleboust, alors âgé de vingt-six ans, demeurait à Paris, mais il était né en Champagne, à Ancy-le-Franc (département actuel de l'Yonne). Il était fils d'Antoine d'Ailleboust ⁽¹⁾ et de Suzanne Hotmán.

(1) Antoine d'Ailleboust, conseiller ordinaire du prince de Condé, était fils de Jean d'Ailleboust, médecin de Henri IV, qui l'ennoblit, et neveu de Charles d'Ailleboust, évêque d'Auxerre.

La Mère Catherine d'Ailleboust, dite de Ste-Gertrude, religieuse à l'abbaye de Saint-Pierre de Reims, était soeur de Louis d'Ailleboust. Elle envoya à Montréal des reliques précieuses de saint Denis, apôtre de la France, de sainte Clotilde, de saint Rémy de Reims, de saint Benoît, et beaucoup d'autres encore. (Archives de l'Archevêché de Québec).

Marie-Barbe de Boullongne, âgée de vingt ans, n'était que de passage à Paris avec sa mère, "honorable femme" Eustache Quéau, veuve de Florentin de Boullongne. Les deux dames arrivaient de Ravière en Champagne, localité située à trois petites lieues d'Ancy-le-Franc.

Les fiancés étaient vraisemblablement des amis d'enfance.

Furent témoins au contrat, "de la part du dit sieur d'Ailleboust, de vénérable et discrète personne Mre Sauldin, principal du collège de Cambray dit Les-Trois-Evêques, et Mre Sauldin son frère, procureur du dit collège, amis; et, de la part de la dite fille, avec sa dite mère, de Mre Nicolas Boivin, commis (contrôleur général) au bureau du clergé de France, cousin germain maternel, demoiselle Françoise d'Espoisse, fille majeure, cousine maternelle, Mre Frédéric Masson, commis au contrôle général des rentes de la ville de Paris, ami, et Mre Pierre Biévry, bourgeois de cette ville de Paris, aussi ami" (1).

Le contrat ne dit pas quelle était la profession de Louis d'Ailleboust, mais lorsque, cinq ans plus tard, il arriva "au Montréal", en la Nouvelle-France, il avait la réputation d'être un ingénieur habile, versé dans le métier des armes.

Trois ans après l'événement qui vient d'être rapporté—en 1641—nous retrouvons Louis d'Ailleboust et sa femme à Paris (2), le premier rêvant d'aller consacrer sa vie et ses talents aux oeuvres d'évangélisation, de dévouement et de charité dans lesquelles se dépensaient dès ce temps-là des âmes d'élite sur les plages lointaines de la Nouvelle-France; l'autre, timide, malade, ne partageant nullement les héroïques ambitions de son mari, accablée à la seule idée d'une vie passée en un pays presque entièrement sauvage, loin de la douce France, ou frémissante au récit des scènes de barbare cruauté dont les premiers colons du Canada avaient déjà été les témoins ou les victimes.

(1) Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec.

(2) Lorsqu'ils partirent pour le Canada, en 1643, ils demeuraient rue des Morfondus, faubourg Saint-Marcel, paroisse de Saint-Etienne-du-Mont. Ce vieux quartier de Paris occupait l'emplacement de l'ancien Mont Lucottius, où s'élevait, à la fin du cinquième siècle, le palais de Clovis.

Louis XIII et Anne d'Autriche avaient souvent manifesté leurs prédilections pour les missions du Canada; les Relations des Jésuites, sorties des presses de Cramoisy, étaient lues avec édification dans notre ancienne mère-patrie; un vent d'héroïsme chrétien soufflait sur la France, et les vocations d'apostolat surgissaient de toutes parts. M. Jérôme LeRoyer, sieur de la Dauversière, l'abbé Jean-Jacques Olier et l'abbé Pierre Chevrier, baron de Fancamp, venaient de fonder l'association appelée la Compagnie de Montréal (désignée plus tard sous le nom de Société de Notre-Dame de Montréal); déjà de zélés missionnaires, récollets et jésuites, accompagnés d'explorateurs comme eux d'une hardiesse indomptable, avaient fait connaître l'Évangile et le nom français au pays des Grands Lacs.

Le Père Marnart, directeur spirituel de M. d'Ailleboust, encourageait celui-ci dans son dessein toujours persistant de se rendre dans le nouveau monde, et, comme il était également le directeur de Mme d'Ailleboust, il lui en avait parlé aussi à plusieurs reprises. La jeune femme, toujours souffrante, restait sourde à ses exhortations. Elle se vit bientôt réduite à un tel état de dépérissement que les médecins se déclarèrent impuissants à la ramener à la santé. Son mari lui proposa alors de se lier par vœu à le suivre dans la Nouvelle-France si Dieu lui accordait sa guérison. Tous deux firent la promesse de passer éventuellement au Canada, et, rapporte l'illustre M. Olier, la jeune femme vit aussitôt disparaître toute trace de maladie. Cette guérison, réputée miraculeuse, eut lieu soudainement, dans l'église de Notre-Dame de Paris.

Peu de temps après, Madame d'Ailleboust déclara à son directeur qu'elle était prête à partir pour le Canada. Le Père Marnart s'empressa alors de mettre M. d'Ailleboust en communication avec le Père Charles Lalemant, l'ancien compagnon de mission des Pères Ennemond Massé et Jean de Brébeuf à Québec, qui était particulièrement renseigné sur toutes les affaires de la colonie.

Le Père Lalemant proposa à Monsieur et à Madame d'Ailleboust d'entrer dans la Compagnie de Montréal, ce à quoi ils consentirent aussitôt. Les associés de la Compagnie s'empressèrent d'ouvrir leurs rangs à ces nouvelles recrues, estimant

que M. Paul Chomedey, sieur de Maisonneuve,—un autre gentilhomme champenois, fondateur de la ville embryonnaire de Montréal ou Villemarie,—trouverait en M. d'Ailleboust un lieutenant dont les services lui seraient précieux.

M. de Maisonneuve était déjà rendu au Mont-Réal, à soixante lieues au delà de Québec, avec une trentaine d'ouvriers, soldats et marins, et aussi quelques femmes, entre autres la sympathique Jeanne Mance, la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, Marie-Madeleine de Chauvigny, veuve de La Peltrie, fondatrice des Ursulines de Québec, et Charlotte Barré, qui devait bientôt entrer comme novice dans la communauté que dirigeait la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, à Québec.

Aussitôt que M. d'Ailleboust eut fait connaître sa détermination de passer au Canada, on fut témoin de ce phénomène de la contagion du bien que l'on vit se répéter si souvent aux siècles de foi. Non seulement Madame d'Ailleboust consentit à suivre son mari, ainsi qu'elle l'avait promis, mais sa soeur, Mademoiselle Philippe-Gertrude de Boullongne, demanda et obtint la faveur de pouvoir les accompagner dans la Nouvelle-France, à Villemarie, pour s'y consacrer "au service de Dieu et à la conversion des sauvages". Aller s'établir à Québec était, à cette époque, l'indice d'un grand courage; mais s'engager dans l'entreprise de Villemarie témoignait d'un héroïsme voisin de la témérité. Mademoiselle de Boullongne fut, elle aussi, admise à faire partie de la Compagnie de Montréal.

Chargé de conduire la nouvelle recrue de colons à Villemarie, M. d'Ailleboust se rendit à La Rochelle, lieu indiqué pour l'embarquement. "La guérison de Madame d'Ailleboust et la générosité de son sacrifice en quittant ainsi pour toujours sa patrie et ses parents, la résolution si chrétienne de sa soeur, le dévouement héroïque de son mari et le zèle courageux de plusieurs ouvriers, entre autres celui de Jean de Saint-Père, arrivés aussi à La Rochelle, résolus de sacrifier leur vie à l'oeuvre de Montréal par les motifs les plus purs de la gloire de Dieu et du zèle des âmes, enfin l'exemple de cette troupe apostolique firent une grande sensation dans cette ville. Des personnes de condition, engagées dans l'hérésie de Calvin, touchées au delà de tout ce

qu'on peut dire, rentrèrent à cette occasion dans le sein de la véritable Eglise; et plusieurs ouvriers hérétiques, abjurant pareillement leur erreur, s'embarquèrent aux-mêmes pour Villemarie, heureux de faire partie de cette troupe choisie et de goûter à leur tour les douceurs de l'union sainte que la charité formait entre toutes ces personnes, qui semblaient n'avoir entre elles qu'une seule âme et un seul coeur (1)."

(1) Faillon.—*Histoire de la colonie française en Canada.*

(à continuer)

Ernest Gagnou.

A Travers les Faits et les Œuvres

Le débat naval en Angleterre. — La question d'Orient. — Solution de la crise. — L'attitude de l'Allemagne et de l'Autriche. — Ultimatum de Berlin à Saint-Petersbourg. — La Russie est obligée de céder. — La France et l'Angleterre ne peuvent agir seules. — Les puissances conseillent à la Serbie de désarmer. — Capitulation du gouvernement de Belgrade. — L'Allemagne et l'Autriche triomphent. — La force a le dernier mot. — Un article de M. Flourens. — Un incident à la Douma russe. — En Italie. — La session. — Le débat sur l'adresse. — Succès de M. Giolitti. — Un épisode malheureux. — Un député catholique accepte la formule de "Rome capitale." — L'abbé Murri. — Excommunication majeure et nominale. — La question financière allemande. — L'enquête sur la marine française. — La révolution de Turquie. — A l'Académie française. — Au Canada.

La question navale est restée le grand sujet d'intérêt pour le Parlement anglais jusqu'à l'ajournement de Pâques. Le 29 mars a eu lieu le débat annoncé par M. Balfour. M. Lee, député unioniste, a proposé la motion suivante: "La politique du gouvernement au sujet de la construction des vaisseaux de guerre ne sauvegarde pas suffisamment la sécurité de l'Empire". Il a déclaré que le ministère devrait demander immédiatement des soumissions pour la construction de huit "Dreadnoughts" du type du *Neptune*. De cette façon l'Angleterre aurait seize "Dreadnoughts" en août et vingt en décembre 1911, contre l'Allemagne treize et dix-sept. Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, a fait le principal discours au nom du gouvernement. Il a demandé si l'on croyait sage et prudent de commencer en même temps la construction de huit vaisseaux de guerre d'un seul et même type. Sans doute le programme naval de l'Allemagne a créé une situation nouvelle. Complété il donnera à ce pays une flotte de trente-trois "Dreadnoughts", et ceci impose à l'Angleterre la nécessité de reconstruire sa flotte. Mais ce que l'on ne sait pas encore, c'est à quel moment il faudra le faire. La première chose pour le gouvernement anglais c'est de s'assurer de sa capacité à construire.

Il ne doit pas s'embarquer dans plus de constructions qu'il ne peut en exécuter. Si la dépense navale de l'Allemagne est diminuée, a dit Sir Edward Grey, la nôtre le sera aussi, et nous en serons heureux. Mais il est essentiel que nous maintenions notre supériorité. Le ministre a prononcé de graves paroles quant au résultat des armements continuellement accrus; tôt ou tard ils conduiront l'Europe à des banqueroutes nationales. Mais, a-t-il ajouté, nous ne pouvons abandonner la compétition pour la suprématie et nous retirer de l'arène. Lord Robert Cecil, M. Asquith, premier ministre, et M. Balfour, chef de l'opposition, ont continué ce grand débat qui a suscité un intérêt passionné. Pendant le discours de M. Balfour, la nouvelle de la victoire de Croydon, où le candidat conservateur a triomphé par 3,000 voix de majorité, a été saluée par les applaudissements enthousiastes de l'opposition. La motion de M. Lee a été rejetée par 353 voix contre 135, soit une majorité ministérielle de 218.

* * *

La question des Balkans s'est enfin terminée par une solution, sinon définitive, au moins suffisamment rassurante pour produire une détente dans la diplomatie européenne. L'Autriche-Hongrie, appuyée sur l'Allemagne dont l'alliance lui a été inébranlablement fidèle en cette circonstance, l'emporte haut la main dans ce conflit provoqué par elle, et qui a failli occasionner une guerre générale.

Nous avons vu dans notre dernière chronique qu'elle se montrait très irritée du fait que la Serbie ne voulait lui donner aucune réponse relativement à la suspension de ses armements, et refusait de reconnaître directement l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Jusque-là ce qui donnait au gouvernement de Belgrade quelque assurance, c'était la sympathie de la Russie qui, tout en lui conseillant la modération, semblait disposée à la soutenir au cas de crise et insistait pour que la question de l'annexion fût tranchée seulement dans une conférence européenne. La Serbie seule, ce n'était rien; mais la Serbie ayant derrière elle la Russie, c'était beaucoup. Seulement, la Russie entrant en scène, l'Autriche se tournait vers l'Allemagne, qui,

immédiatement, tirait sa formidable épée. Et alors Saint-Pétersbourg appelait Paris à la rescousse; la France et l'Allemagne se heurtaient sur le Rhin et la Moselle; pendant que les armées austro-allemandes et russo-serbes ensanglantaient les flots du Danube et de la Vistule, et que les escadres anglo-françaises et la flotte allemande s'entrechoquaient sur la Baltique. L'univers aurait tremblé sous ce gigantesque assaut. Seulement pour qu'il se produisît, il fallait que tous les joueurs fussent prêts au combat et résolus à l'accepter. Or c'est précisément cette condition qui a fait défaut. La Russie n'était pas prête; nous ne parlons pas de la France, hélas! désorganisée et menacée par l'anarchie. Et voici ce qui a eu lieu. Au moment psychologique, lorsque l'Autriche semblait prête à lancer ses armées sur la Serbie, l'Allemagne qui, absolument déterminée à faire la guerre, ne la désirait pas, principalement pour des raisons d'ordre financier, fit auprès de la Russie une démarche décisive. Dans l'après-midi du lundi, le 21 mars dernier, l'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg présentait à M. Isvolsky, ministre des affaires étrangères du tsar, une note équivalant à un ultimatum. On y priait poliment mais fermement la Russie de définir son attitude envers la Serbie et l'Autriche; en d'autres termes de déclarer si elle entendait continuer de refuser à celle-ci la reconnaissance de l'annexion, et d'encourager tacitement la Serbie dans ses armements. La note ajoutait, affirme-t-on, que si la Russie ne consentait pas à faire une déclaration catégorique, l'Autriche considérerait ce fait comme un acte d'hostilité de la part du gouvernement russe, et que, dans cette éventualité, l'Allemagne était résolue, comme alliée de l'Autriche, à faire face aux conséquences de ce refus. C'était précis et comminatoire. Les ministres russes ne s'y trompèrent pas. Repousser cette mise en demeure c'était la guerre; ou bien, c'était laisser écraser la Serbie sans bouger, après l'avoir encouragée à l'action anti-autrichienne. Ni l'une ni l'autre de ces deux issues ne pouvait convenir à la Russie, car la seconde, c'était le déshonneur, et la première c'était la défaite. En effet l'empire russe n'a pas encore suffisamment réparé les désastres de la guerre contre le Japon. Et ni financièrement ni militairement il n'est en état, à l'heure actuelle,

de subir une guerre comme le serait celle contre l'Allemagne et l'Autriche, même avec le concours de la France. Après avoir rapidement examiné la situation, le gouvernement du tsar a donc décidé, et sagement, d'accepter un échec diplomatique inévitable. Et il a déclaré que, désireux de favoriser une solution pacifique, il était préparé à reconnaître le fait accompli pour la Bosnie et l'Herzégovine, ce qu'il avait jusque là refusé, soutenant qu'une conférence européenne seule pourrait modifier le traité de Berlin. Cette nouvelle a éclaté dans le monde diplomatique comme un coup de théâtre. Abandonnée par la Russie, la Serbie était évidemment réduite à capituler. Sans doute, il restait encore l'Angleterre et la France. Mais la nouvelle attitude du cabinet russe ne leur permettait plus que de rechercher un terrain convenable d'entente avec l'Autriche. Il s'est produit alors un dernier échange de notes entre Vienne et Londres, le Foreign Office anglais conduisant la négociation d'accord avec Saint-Pétersbourg et Paris. Il s'agissait de trouver une formule que les puissances pourraient proposer à la Serbie et lui conseiller honorablement d'accepter. Après des pourparlers assez ardues, M. d'Aerenthal, le ministre autrichien a consenti à l'adoption d'une note en vertu de laquelle la Serbie annoncerait qu'elle va procéder au désarmement pendant que l'Autriche garantirait la Serbie contre toute attaque. L'entente étant faite de cette manière, les puissances ont d'un commun accord, adressé à la Serbie une communication officielle ayant pour objet d'amener la solution de la crise d'après le programme ci-dessus esquissé. Le 30 mars les ambassadeurs de France, d'Allemagne, de Russie, d'Angleterre et d'Italie, après avoir tenu une conférence à l'ambassade d'Angleterre à Belgrade, se sont rendus ensemble au ministère des affaires étrangères et ont remis au ministre serbe un aide-mémoire concernant la déclaration à remettre à l'Autriche de la part de la Serbie. Dans l'après-midi du même jour le cabinet de Belgrade a décidé de suivre l'avis des grandes puissances et d'en informer l'ambassadeur serbe à Vienne. La démarche des puissances a produit un effet d'autant plus prompt que le monde officiel de la Serbie était sous le coup d'une crise intérieure très pénible. Le prince héritier, George Karageorgevitch, fils aîné du roi Pierre Ier. venait de renoncer

à ses droits de succession au trône, à la suite d'une scène où il aurait frappé l'un de ses domestiques, mort quelques jours après. Le jeune prince était considéré comme le chef du parti de la guerre contre l'Autriche. Et cet incident aurait fortifié le parti de la paix. D'ailleurs que pouvait faire la Serbie, du moment qu'elle se trouvait seule en face de l'Autriche? Elle devait forcément capituler. C'est ce qu'elle a fait en y mettant autant de dignité que possible.

La crise des Balkans se trouve donc terminée pacifiquement. Nous avons tenu à mettre progressivement les lecteurs de la REVUE CANADIENNE au courant de ses diverses phases. Et maintenant voici quelle est, en résumé, la situation, au dénouement de ce long et périlleux imbroglio. La Bulgarie est devenue un royaume indépendant comme la Roumanie. La Bosnie et l'Herzégovine font désormais partie intégrante de l'empire austro-hongrois. Le petit Monténégro, furieux mais impuissant, voit l'administration autrichienne peser plus lourdement sur les frontières montagneuses derrière lesquelles il abrite son indépendance. La Serbie frémissante, forcée de renoncer à son rêve de panslavisme balkanique et d'agrandissement territorial, reste enserrée dans ses limites étroites et sans communication avec la mer. La Turquie, pacifiée par des compensations pécuniaires, se détourne des Balkans pour s'absorber dans la crise intérieure qui met aux prises les tenants de l'ancien régime et de la réforme constitutionnelle. Et si l'on remonte l'échelle pour arriver aux grandes puissances qui ont joué un rôle actif dans la question orientale, nous voyons l'Autriche et son alliée l'Allemagne triomphantes, la Russie humiliée et irritée, l'Angleterre et la France mécontentes et désappointées. La conclusion qui s'impose à l'issue de cette crise, c'est que la force, une fois de plus, a eu le dernier mot. La Russie, l'Angleterre et la France ont senti, à un moment donné, que l'Allemagne et l'Autriche, avec l'appoint de l'Italie, avaient les reins plus solides qu'elles. La Triple Entente a compris que la Triplice était encore capable de lui faire plier les jarrets, et elle a refusé de descendre dans l'arène. C'est ce que M. Flourens, ancien ministre des affaires étrangères de France, fait ressortir d'une manière frappante dans un article publié par *l'Univers*. Il montre l'armée

moscovite affaiblie par la guerre russo-japonaise, durant laquelle elle a subi des désastres ininterrompus et semé de ses cadavres les plaines glacées de la Mandchourie; et l'armée française décimée par le dreyfusisme et la désolation, perdant confiance dans sa discipline et ses chefs. Et comme contraste, l'Europe centrale, travaillant silencieusement et méthodiquement à développer sa puissance militaire. "Pendant plus de trente ans, écrit-il, l'Autriche s'est recueillie. A l'automne dernier lorsque éclata le conflit des Balkans, combien parmi nos publicistes, s'écriaient: "Qu'est-ce que l'Autriche et que prétend-elle faire? Que le vieux François-Joseph se contente de retenir ses peuples prêts à se disloquer? Ce qu'est l'Autriche, le monde le sait aujourd'hui. Ce que peut faire l'Autriche, un avenir prochain nous l'apprendra. Alors que la France et la Russie s'affaiblissaient par la révolution, elle restaurait ses finances, réorganisait son administration, reconstituait son patriotisme énérvé par la défaite et la division. Pour mettre en pleine lumière sa puissance, elle n'avait besoin que de la volonté énergique d'un homme d'Etat. Cet homme, elle l'a trouvé dans d'Ærenthal. L'armée austro-hongroise est devenue la seconde armée du continent. Sur les champs de bataille, elle serait appuyée par l'armée allemande. A cet égard, l'attitude de l'Allemagne ne laisse place à aucune équivoque."

Au début de la crise, nos lecteurs se rappellent que la Russie avait pris l'initiative de proposer la réunion d'une conférence pour décider quelles modifications il convenait d'apporter au traité de Berlin. M. Ivolsky en avait fait son affaire et avait visité presque toutes les capitales de l'Europe pour faire accepter cette idée. L'Autriche, impassible et tenace, a répondu: "La conférence, soit; mais à la condition qu'elle ne sera qu'un bureau d'enregistrement, qu'elle bornera son rôle à opiner du bonnet et à dire *amen* chaque fois que nous parlerons. Puisque vous vous intéressez au sort de la Serbie, vous n'avez qu'un conseil à lui donner: c'est de renoncer à des prétentions que nous ne pouvons admettre, à une attitude que nous ne pouvons tolérer et de régler définitivement avec nous, sans intermédiaire,

toutes les questions qui nous divisent, avant que la conférence se réunisse.”

Dépouillé des formules et des euphémismes diplomatiques, ce langage, que M. Flourens met dans la bouche de l'Autriche, rend bien le sens réel de ses déclarations, et décrit fidèlement son attitude. La Russie, l'Angleterre, la France, ont fini par subir ce *dictum*. Pour quelle raison? Un député russe a eu la brutale franchise de le proclamer en pleine Douma: “C'est le sentiment de notre infériorité au point de vue militaire qui nous a obligé à céder, s'est-il écrié. Dans ces circonstances, c'était la seule politique à suivre, mais elle présente ce danger qu'à mesure que l'on se montre plus prêt aux concessions, les appétits des rivaux deviennent plus exigeants. Vite on tombe au niveau des Etats qui ne subsistent que par le bon vouloir ou la jalousie de leurs voisins.” Et quelques jours plus tard, c'est sans doute sous la même inspiration qu'un autre député russe, M. Markoff, a fait une violente attaque contre l'armée française, si puissante sous Napoléon Ier, mais sur laquelle, a-t-il dit, aucun gouvernement ne saurait aujourd'hui compter. Ces paroles ont provoqué d'énergiques protestations; le président a déclaré que ni lui, ni la Douma ne pourraient laisser insulter l'armée de l'alliée de la Russie. Mais le langage de M. Markoff n'en a produit pas moins une impression partagée par bien des Russes.

Depuis la reculade du gouvernement de Saint-Pétersbourg, il règne en Russie un sentiment intense d'humiliation et de dépit. Le jour où elle fut rendue publique, les journaux de la capitale déclaraient que la Russie serait désormais comme la France travaillée par l'idée de revanche et par la soif de se venger d'un affront, ajoutant que la Russie et l'Autriche seraient des ennemies éternelles. Par contre l'Allemagne est en liesse et avec raison. Elle a remporté un grand triomphe sans tirer un coup de fusil. “Nous sommes témoins, écrit M. Flourens dans l'article déjà cité, d'une victoire du pangermanisme, la plus complète à laquelle il nous ait encore été donné d'assister. La résistance opposée par plus de la moitié de l'Europe ne fait qu'en souligner l'importance”.

Le corollaire de ce dénouement si peu satisfaisant pour la Russie et ses alliés, a été la démission de M. Isvolsky, ministre

des affaires étrangères, dont la politique a subi un lamentable échec. Il n'est pas probable maintenant que la fameuse conférence, dont il a été si souvent question depuis huit mois, se réunisse. La Russie, la France et l'Angleterre, qui avaient favorisé cette idée jugent inutile, du moment qu'un accord est intervenu entre tous les pays, de réunir un congrès.

* * *

Le nouveau Parlement italien s'est réuni pour la première fois depuis les élections, le 24 mars. M. Marcora a été élu président par 308 voix contre 52 à M. Costa. Le débat sur l'adresse a duré deux jours et a donné à tous les adversaires du premier ministre l'occasion de porter à la tribune leurs griefs et leurs critiques contre son gouvernement. M. Giolitti ne s'est pas dérobé à la bataille et il a fait face à ses adversaires avec une énergie et un talent incontestables. "Ce débat, écrit un correspondant romain, lui a permis de déployer ses qualités ordinaires de merveilleux debater. Sa manière est de prendre ses adversaires l'un après l'autre et de détruire en quelques mots très simples, avec un gros bon sens leurs principaux arguments ou du moins ceux dont il viendra le plus aisément à bout". On l'avait accusé de pactiser avec les cléricaux et l'on avait dénoncé ce que l'on appelait sa politique ecclésiastique. Il a relevé comme suit cette attaque :

"Pour répondre à l'honorable M. Trèves, en ce qui concerne la politique ecclésiastique, j'ai une théorie à laquelle je ne crois pas devoir renoncer...

Voix diverses. — La théorie des parallèles.

M. Giolitti. — C'est que l'Etat ne doit pas s'ingérer dans les affaires de l'Eglise, ni l'Eglise dans celles de l'Etat. L'Etat est souverain absolu, mais doit respecter toutes les croyances...

A l'extrême-gauche. — Il doit être laïque, laïque!

M. Giolitti. — L'Etat fut toujours et sera toujours laïque."

On avait soulevé dans la discussion la question du divorce. Ici le premier ministre a montré toute sa souplesse. Il a rappelé que le cabinet Zanardelli avait présenté un projet de loi permettant, en certains cas, le divorce, projet contre lequel se

prononça une commission nommée par la Chambre. Lui-même, M. Giolitti, s'était déclaré en sa faveur, mais l'immense majorité de la députation avait manifesté son hostilité. Après les élections de 1904, a-t-il ajouté, je fus interrogé sur le divorce. Je fis cette déclaration : que les membres de l'extrême-gauche n'avaient point posé devant le pays la question du divorce. (Applaudissements bruyants et répétés.)

“Que l'honorable M. Trèves trouve un projet de loi sur le divorce et je le voterai. (Rires.)

M. Trèves. — Présentez-le, vous, et imposez-le à votre majorité.

M. Giolitti. — Vous voudriez que je présente un projet de loi et que je dise : ou bien la Chambre l'approuvera ou bien je m'en vais. Je vous réponds que je reste ici parce que j'ai le devoir d'y rester. Si je cédaï à votre conseil, c'est comme si je disais, —ce qui est absolument faux,—qu'on ne peut gouverner l'Italie sans le divorce. (Applaudissements très vifs et prolongés.)

M. Chiesa. — Voilà le compromis avec les cléricaux.”

Ce petit épisode donne une excellente idée du genre politique et oratoire de M. Giolitti. Le premier ministre de Victor-Emmanuel II est le type de l'opportuniste, sceptique, ironique et adroit.

Le débat sur l'adresse a été marqué par un autre incident, que les catholiques de tous les pays regretteront sans aucun doute. Plusieurs orateurs socialistes avaient agité à la tribune le fantôme du péril clérical, et déclaré qu'il fallait fermer aux catholiques les portes du Parlement. Ces déclamations haineuses des sectaires ont provoqué une énergique harangue d'un représentant catholique, M. Camerini, député de Milan. Il a fait une charge à fond contre les républicains et les socialistes qu'il a montrés unis dans le Bloc par un seul lien commun, l'anticléricalisme. Il a dénoncé leur méprisable espoir d'imiter leurs modèles du Bloc français et de s'enrichir des dépouilles des congrégations. “Si en France, s'est-il écrié, la guerre religieuse et les spoliations combient de joie la maçonnerie et le socialisme, si les liquidateurs et les avoués s'engraissent de ces vols, par contre, la liberté pleure et le peuple reste bouche bée,

trompé une fois de plus, comme cela arrive habituellement dans la répartition de ces biens de religieux confisqués.

— “Vous avez peur, hurle le député Chiesa. Mais oui, nous imiterons la France, et vous serez frits.

— “Nous verrons, liberticides, répond M. Cameroni.

— “Nous vous attendons; nous saurons nous défendre”, s’écrie M. Micheli, député catholique. Ce défi semble jeter l’extrême-gauche dans un paroxysme de rage. Elle veut étouffer la voix de M. Micheli sous les clameurs. Elle vocifère: “Camérier du Pape! camérier du Pape!” Or, M. Micheli n’est pas camérier du Saint-Père; aucun député catholique n’est titulaire d’un ordre pontifical, et si quelqu’un d’entre eux l’eût été, il lui aurait fallu y renoncer avant de se présenter aux électeurs, pour se conformer à une règle édictée par le Vatican. N’importe, les blocards n’en hurlent pas moins: “Camérier”! ce qui n’empêche pas M. Micheli de tenir tête à la meute. Enfin, le tumulte s’apaise, et M. Cameroni poursuit son discours. C’est ici que s’est produit le pénible incident auquel nous avons plus haut fait allusion. Continuant de s’adresser aux forcenés du Bloc, l’orateur s’est écrié:

“De la guerre religieuse comme de la guerre sociale, nous sommes également ennemis, et en cela nous nous croyons les vrais amis de la patrie.

Chiesa, au milieu des cris de la gauche.—Cette patrie, comment la concevez-vous? Avec Rome pour capitale?

Cameroni. — Oui, oui, avec Rome pour capitale!”

Ce mot a provoqué une scène indescriptible. “Une ovation immense éclate dans la salle, rapporte la *Tribuna*. Tous les députés applaudissent bruyamment et longuement, sauf quelques cléricaux et la plus grande partie de l’extrême-gauche. La Chambre est en proie à une vraie convulsion. C’est un pandemonium immense.”

Quand M. Cameroni peut reprendre la parole, c’est pour ajouter:

“Du reste, il est souverainement stupide de demander à des députés italiens qui entrent à Montecitorio dans Rome, s’ils acceptent Rome pour capitale. C’est stupide! (Applaudissement aux centres et à droite.)”

Ces acclamations étaient bien de nature à éclairer M. Cameroni sur la signification et la portée de son acte. Un député catholique venait de déclarer en pleine tribune son adhésion au fait accompli, son acceptation de la spoliation piémontaise et du vol sacrilège qui a arraché Rome au Pape! Cela seul suffit pour justifier l'attitude de réserve prudente que les interprètes de la pensée pontificale ont gardé avant et pendant les élections. Une dépêche de Rome à l'*Univers* dit à ce sujet :

“Le discours de M. Cameroni appelle de nombreux commentaires. Il se trompe évidemment quand il tire d'importantes significations de la seule présence d'un député à Montecitorio, car les socialistes et les républicains par exemple n'abandonnent aucune conviction politique, parce qu'ils siègent dans une Chambre constitutionnellement monarchique. Les déclarations de M. Cameroni confirment la sagesse des réserves du Saint-Siège et des remarques récemment renouvelées par l'*Osservatore Romano* et la *Corrispondenza romana*.”

L'*Osservatore Romano*, on le conçoit, ne pouvait garder le silence en présence d'un si grave incident. Dans un article de son directeur, il a déclaré que le discours de M. Cameroni ne pourrait être plus malheureux, à plusieurs points de vue. Le langage tenu par le député de Milan montre à l'évidence qu'une représentation véritable de catholiques à la Chambre italienne est bien difficile à réaliser. “On voit, dès la première séance, que les hommes qui se sont cru le devoir, ou ont éprouvé le besoin de sortir des rangs catholiques pour entrer dans le Parlement italien, représentent leurs propres idées, leurs propres aspirations, mais ils ne pourront jamais y représenter les catholiques italiens”.

Au point de vue des partis politiques, ce débat sur l'adresse a fait ressortir la solidité de la situation ministérielle. L'extrême-gauche, le Bloc, n'a pu réunir que 74 voix. “L'opposition de Sa Majesté”, comme on appelle le groupe de M. Sonnino, n'a donné que 28 abstentions. La politique de M. Giolitti a été appuyée par une masse de 270 suffrages sur 372.

Un autre épisode notable de ce début de session a été l'entrée en scène du trop fameux abbé Murri. Le prêtre excommunié est arrivé à la Chambre revêtu d'une soutane toute neuve,

et est allé s'asseoir au milieu des socialistes. Une cinquantaine d'individus lui avaient fait une manifestation dans le vestibule de Montecitorio, criant : "Vive Murri, à bas le Vatican". Il s'est inscrit au groupe radical. Comme on paraissait surpris de le voir en soutane, il a pompeusement et nuageusement répondu : "Les raisons qui m'avaient poussé à prendre la soutane, sont les mêmes qui me déterminent à la garder". On prétend que le groupe radical va le mettre en demeure de choisir entre la soutane et le groupe. Le malheureux a sans doute été poussé par le désir malsain de faire du scandale et du bruit autour de son nom.

Il devait pourtant trouver suffisante la triste célébrité dont il jouit. En effet, il a été frappé nommément de l'excommunication majeure. Le 17 février les cardinaux de la Congrégation du Saint-Office avaient rendu contre lui la sentence qui entraînait cette terrible censure. Mais le Pape avait voulu lui donner une dernière chance, et avait chargé son archevêque de lui adresser encore une monition canonique. S'il ne faisait pas acte de soumission à l'Eglise au bout de six jours, l'excommunication nominale devait être prononcée. Mgr Catelli, archevêque de Fermo, tenta donc auprès de lui une suprême démarche à la veille du scrutin de ballottage. L'abbé Murri fit une réponse d'apostat. En voici quelques phrases qui mettent à nu la mentalité du misérable dévoyé : "Avec Pie X et son Eglise officielle, une conscience de prêtre, intimement et sincèrement religieuse, ne peut plus désormais et ne pourra plus pendant longtemps agir de concert dans une oeuvre de renouvellement religieux et moral de la présente société démocratique... Jamais comme en ce moment où vous me chassez de votre corps, je n'ai eu ferme et certaine la confiance d'être avec le Christ et dans la grande âme de son Eglise". Il écrivait cette lettre le 19 mars, et le 22 la sentence d'excommunication majeure et nominale était fulminée contre lui. Les journaux catholiques ont mis en regard de sa lettre d'injures au Pape et à l'Eglise, une longue série de citations empruntées à ses oeuvres antérieures. Ainsi il écrivait en 1904 : "Le Saint-Siège romain est le canal de la succession apostolique, la source première de tout apostolat et de toute vie. La vie, la force, la gloire du clergé catholique se me-

sure d'après son union avec Rome". Et aujourd'hui, l'orgueil a fait de celui qui tenait ce langage un excommunié et un renégat!

* * *

Nous ne pouvons que signaler brièvement dans cette chronique—dont nous ne voulons pas étendre les proportions—l'imbroglio financier allemand, dont M. de Bülow n'est pas encore sorti, et qui menace de disloquer le Bloc cimenté, il y a deux ou trois ans, par la haine commune du Centre: imbroglio sur lequel nous aurons à revenir; l'enquête sur la marine proposée au Parlement français par M. Delcassé et acceptée forcément par le ministère, qui l'aurait écartée s'il l'eût pu; la révolution de Turquie, qui a mis aux prises les réactionnaires et les jeunes tures, et qui a vu les troupes fidèles au Sultan Abdul-Hamid et le corps d'armée de Salonique enrôlé sous le drapeau constitutionnel, se livrer une bataille sanglante à Constantinople, et dont le dénouement a été la déposition du Sultan et l'élévation au trône de son frère, Mohammed-Reschad-Effendi, sous le nom de Méhémet V. Nous ne pouvons que mentionner aussi l'élection à l'Académie française de MM. Brioux, Poincaré, René Doumic et Jean Aicard, pour les fauteuils de MM. Ludovic Halévy, Gebhart, Gaston Boissier et François Coppée. MM. Poincaré et Doumic ont triomphé presque sans combat. Mais l'élection de MM. Brioux et Aicard a été plus laborieuse. Le premier a été élu par 31 voix après sept tours de scrutin, où MM. Porto-Riche, Delafosse et Capus lui ont disputé les suffrages. Le second l'a emporté sur MM. Edmond Haraucourt, Charles de Pomairols, Auguste Dorchain, Ernest Daudet et Jean Lahore, après huit tours de scrutin, et il n'a obtenu que juste les 16 voix nécessaires pour la majorité absolue, le nombre des votants étant de 31.

* * *

Au Canada, la session fédérale s'achemine assez rapidement vers son terme. Le ministre des finances a prononcé le 20 avril son discours budgétaire. Il a exposé le résultat de la dernière

année finale, c'est-à-dire de l'exercice 1907-1908, ainsi que le résultat approximatif de l'année courante, ou mieux de celle qui vient de se terminer, 1908-1909; et il a fait connaître son estimation du prochain exercice, 1909-1910. Pour l'année 1907-1908 voici les chiffres qu'il a donnés. Le revenu a été de \$96,054,505, et la dépense imputable à ce revenu de \$76,641,451. Ce qui laissait un surplus de \$19,413,054. Dans les \$96,054,505 du revenu, figurent \$57,543,811 pour les douanes et \$15,782,151 pour l'accise; les postes ont produit \$7,107,886, les chemins de fer \$9,534,596, les terres fédérales \$1,888,619; et diverses autres sources de revenu ont rapporté \$4,202,439. Le chiffre des droits de douane perçus en 1907-1908 est le plus élevé qui ait été atteint depuis que la Confédération existe. Outre la dépense imputable au revenu, il y a eu les dépenses imputables au capital et spéciales: \$18,910,253 pour le chemin de fer transcontinental; \$4,761,299 pour les chemins de fer de l'Etat; \$1,723,156 pour les canaux; \$2,969,049 pour les travaux publics; \$768,243 pour les terres fédérales; \$1,297,904 pour la milice; \$2,037,629 pour des subsides aux chemins de fer; \$2,787,354 pour des *boni*; et \$682,337 pour des frais d'administration. Soit en chiffres ronds \$35,937,000. La dépense totale de l'exercice 1907-1908 a donc été de \$111,628,456. Pour l'année qui vient de se terminer (le 31 mars), tous les rapports n'ont pas encore été faits et les comptes ne sont pas encore clos. Mais le ministre des finances a pu communiquer à la Chambre les informations suivantes. Le revenu a été d'environ \$84,500,000, et la dépense imputable au revenu d'environ \$83,000,000; laissant un surplus d'à peu près \$1,500,000. La dépression commerciale a diminué le volume de nos importations et de nos exportations, et notre revenu en a été considérablement affecté, subissant un fléchissement de \$11,500,000. Les dépenses spéciales et imputables au capital, de même que celles imputables au revenu, ont excédé notablement celles de 1907-1908; elles se sont élevées à un total de \$49,224,000, dont \$25,500,000 pour le transcontinental. En déduisant le surplus et \$1,675,000 affectées au fond d'amortissement et placée à notre actif, notre dette publique se trouve augmentée cette année de \$46,000,000. Le ministre des finances s'est hâté d'ajouter qu'une forte proportion de cette augmenta-

tion est due à la construction du transcontinental et au fait que le gouvernement a assumé le coût du pont de Québec. Pour le prochain exercice, celui de 1909-1910, M. Fielding a soumis une estimation de dépenses imputables au revenu de \$80,078,624, et de dépenses imputables au capital de \$30,411,150. Il n'a donné aucun chiffre pour les recettes probables, se contentant de dire qu'elles seront sans doute moins élevées qu'en 1907-1908 et plus considérables qu'en 1908-1909.

M. Fielding a aussi parlé de la dette du Canada. Au 31 mars 1909 notre dette nette, c'est-à-dire l'excédant de notre passif sur notre actif, était de \$323,960,859. Le chiffre de son augmentation depuis 1896 est de \$65,463,427. Dans ce chiffre le chemin de fer transcontinental figure pour \$52,574,131. Le poids de la dette par tête de la population est actuellement de \$45.72, en se basant sur le chiffre de 7,085,219 âmes donné comme celui de la population probable du Canada au 31 mars 1909, par les officiers permanents du recensement.

Le ministre des finances a déclaré que, suivant lui, la crise financière, traversée par le Canada comme par les autres pays du monde, est virtuellement finie pour nous, et que nous allons avoir un retour de prospérité. Cependant il a annoncé que le gouvernement doit diminuer les dépenses et fait appel à l'esprit de modération et d'économie de la députation. En terminant il a soumis des résolutions relatives aux droits sur le sucre brut. Ce sont là les seuls changements de tarif.

C'est, comme d'habitude, M. Foster qui a répondu au ministre des finances. Il a fait remarquer que le discours de M. Fielding ne se signale pas cette année par le ton d'enthousiasme des années précédentes. Les gros surplus sont disparus, et l'augmentation de la dette est énorme. M. Fielding a tout de même réclamé un surplus; mais quoique cet excédant soit fort modeste il est encore problématique. En effet, le ministre des finances actuel a adopté la pratique de mettre au compte du capital les *boni* accordés à certaines industries, lorsque ces *boni* étaient imputés au compte du revenu par les gouvernements conservateur. Cette année ils se sont élevés à \$2,250,000. Or, comme le surplus réclamé par M. Fielding n'est que de \$1,500,000, en incluant dans la dépense ordinaire, comme on le devrait,

ces \$2,250,000, on reste avec un déficit de \$750,000. La pratique abusive suivie par le ministre des finances depuis treize ans a eu pour effet de grossir de \$16,000,000 les surplus dont il aimait tant à se vanter. M. Foster a signalé la réduction considérable dans le chiffre de notre commerce, réduction qui a été l'année dernière de 78,000,000 pour nos importations et de \$19,000,000 pour nos exportations, soit près de \$100,000,000. Il a aussi parlé de la taxation et du fardeau qu'elle fait peser sur le peuple du Canada. En 1908, nous avons payé \$57,000,000 de droits de douanes et \$15,000,000 de droit d'accise, soit en tout \$72,000,000 de taxes. Cela fait \$11 par tête de la population tandis qu'en 1896 le fardeau des taxes *per capita* n'était que de \$5.46.

Le critique financier de l'opposition a ensuite parlé assez longuement de la balance du commerce. En 1908 nos importations ont dépassé nos exportations de plus de \$100,000,000. Si nous examinons en détail les rapports du commerce, nous voyons que nous avons importé de l'Angleterre pour \$95,313,730 tandis que nous y avons exporté des produits et marchandises pour \$134,477,124, soit un surplus d'exportation de \$39,000,000. Mais quand il s'agit des Etats-Unis, ce n'est pas du tout la même affaire. En effet nos importations sont de \$214,787,269, et nos exportations de \$96,931,138, seulement, soit une balance d'importations de \$118,000,000. C'est un fait grave que cet immense surplus d'importations des Etats-Unis au Canada.

Dans la dernière partie de son discours, M. Foster a traité la question des emprunts, de ce qu'ils coûtent au pays en commission et en courtage, du taux de l'intérêt, etc. Et il a fait une longue énumération des obligations onéreuses auxquelles nous avons à faire face, et des emprunts nouveaux qu'il va nous falloir contracter d'ici à 1913. Chaque année, a-t-il dit, le ministre des finances devra aller à Londres afin de se procurer 40 millions, 39 millions, 38 millions, 60 millions, et 28 millions ou 30 millions, simplement pour le Grand-Tronc-Pacifique, le chemin de fer de la Baie d'Hudson, et le paiement d'emprunts expirants, sans compter les grandes dépenses qui d'année en année s'imposent au peuple de ce pays.

Le débat sur le budget a absorbé plusieurs séances. Il y a eu en outre diverses passes d'armes très vives entre le gouvernement et l'opposition.

A Québec la session menace de durer plus longtemps qu'aucune session antérieure. Les projets de loi multiples concernant la cité de Montréal vont en absorber le tiers.

Thomas Chapais.

Québec, 28 avril 1909.

Chronique des Revues

SOMMAIRE.—NÉCESSITÉ DU TRAVAIL POUR LES ENFANTS, d'une *Lettre pastorale* de S. E. le cardinal Mercier, *Questions Actuelles* (6 mars 1909).—LE TRANSFORMISME ET LA FOI, du *Feuilleton de l'Univers* (24 mars 1909), par L. Wintrebert.—LES FALSIFICATIONS BIOLOGIQUES DE HAECKEL, de la *Semaine de Paris*, par L. Collin (20 mars 1909).—OPINIONS CHINOISES SUR LES BARBARES D'OCCIDENT, par le *Commandant Harfeld*, dans le *XXe siècle* (9 mars 1909).—L'INFLUENCE D'UN COMÉDIEN—M. COQUELIN, par M. Paul Adam.—CHEZ L'ÉVÊQUE DE JEANNE D'ARC, par M. Léo Archer du *Gaulois* (10 avril 1909).—UNE STATUE À MME DE SÉVIGNÉ, par M. Emile Faquet, de l'Académie française (20 mars 1909).

NÉCESSITÉ DU TRAVAIL POUR LES ENFANTS, d'une *Lettre pastorale* de S. E. le cardinal Mercier, *Questions actuelles* (6 mars 1909).—L'éducation des enfants reste le grand devoir d'un peuple qui ne veut pas mourir. Ce devoir, comme tant d'autres, peut s'envisager sous de multiples aspects. Il en est un, dans l'importante *Lettre pastorale* du cardinal-archevêque de Malines que nous signalons, qui paraîtra à beaucoup être chez nous d'une application très pratique. Les Canadiens français sont pour la plupart les fils de leurs oeuvres. Après la Cession, il n'est resté au Canada que peu ou point de ces grandes familles où il n'est besoin que de naître pour être bien partagé de la fortune. Cultivateurs, colons, modestes ouvriers ou manoeuvres, nos pères d'après 1760 n'avaient guère de richesses. Mais ils étaient travailleurs et ils se sont fait—et à nous aussi—une bonne place au soleil. Or, plus d'un observateur a remarqué que trop souvent hélas! ceux qu'on peut appeler au moins dans un sens relatif nos *fils de famille* sont loin de marcher sur les traces laborieuses de leurs père et mère. Tel, par exemple, avait su s'élever dans la hiérarchie sociale, s'amasser quelques biens, faire instruire ses enfants—lui qui n'était pas instruit—et voilà que les petits-fils déchoient, mangent revenu et capital et... retournent à l'obscurité, pour ne rien dire de plus. De quoi cela dépend-il? De plusieurs causes sans doute. En voici une qui est d'un penseur éminent. Le cardinal Mercier s'adresse

aux Belges—qui sont des travailleurs; mais le conseil serait à méditer par plus d'un chef de famille canadien :

“Vous vous méprenez — parents chrétiens — sur ce que vous devez à vos enfants. Qu'à soixante ans, après une vie de fatigues, votre idéal à vous soit la sécurité dans le repos, médiocre ou opulent, nul ne vous en fera un grief. Mais à quinze ans, à vingt ans, à la veille d'affronter les luttes et les difficultés de la vie, ce n'est pas de repos que vos enfants ont besoin, c'est de l'énergie confiante qu'il leur faut. Donnez-leur donc du ressort, du courage, sinon même de la hardiesse. Enseignez-leur que leur devoir social est de produire avant de consommer. — Il ne faut pas, il n'est pas bon que, lorsqu'ils sont jeunes, ils entrevoyent la possibilité et conçoivent sourdement l'espérance de profiter, sans effort, des épargnes qu'en mourant vous devez leur déposer dans les mains. Il faut qu'ils sentent l'aiguillon de la nécessité. — Ne croyez donc pas faire oeuvre de sagesse en conviant vos fils à s'asseoir au degré de l'échelle sociale où votre énergie et votre esprit d'épargne vous ont fait monter. Apprenez-leur que le point de départ importe peu; que ce qui importera, pour eux, ce sera leur point d'arrivée. Le plus détestable service que des parents puissent rendre à leurs enfants, c'est de les exempter, je ne dis pas de la loi, car la loi est supérieure à leurs volontés, mais de la nécessité du travail, sans lequel il n'y a ni âmes viriles ni peuples forts. — Parents chrétiens, avez-vous donc oublié votre catéchisme? La paresse est un des sept péchés capitaux, c'est-à-dire une des sources empoisonnées d'où pullulent tous les vices..... — Vous voulez pour chacun de vos fils une position assurée qui, les mettant à l'abri du risque, les prive du stimulant des initiatives fécondes et leur procure le succès avant qu'ils l'aient mérité. Ne voyez-vous pas que, au lieu de faire leur éducation, c'est-à-dire de les aider ou de les obliger à tirer parti de toutes les ressources que la nature a déposées dans leur intelligence, dans leur volonté ou dans leurs bras, vous flattez leur vanité et leur inertie, et qu'ainsi, dans ces jeunes coeurs que vous aimez et dans lesquels vous avez l'ambition de vous retrouver vous-mêmes, vous favorisez l'éclosion des pires instincts de la bête humaine? N'avez-vous donc pas entendu la malédiction portée par saint Paul contre les fainéants : “A quel titre sera-t-il nourri celui qui refuse de travailler, dit le grand apôtre, le plus hardi pionnier de la civilisation chrétienne? — *Si quis non vult operari, nec manducet?*”

LE TRANSFORMISME ET LA FOI, du *Feuilleton de l'Univers* (24 mars), par L. Wintrebert.—Voici une question par sa nature plus ancienne que celle de l'éducation. Il s'agit de l'origine de l'homme. Il importe sans doute davantage en pratique de savoir bien “élever” ses enfants. Mais l'homme ne saurait ne pas s'intéresser au problème de ses origines. D'où vient l'homme?

Comment Dieu l'a-t-il créé? Et d'abord a-t-il été créé immédiatement par Dieu? Pour un catholique sincère, la réponse est facile et tous nos lecteurs la connaissent de science certaine. Mais jusqu'où les transformistes peuvent-ils aller sans cesser d'être catholiques? L'article de M. L. Wintrebert expose une opinion qui est propre à rassurer les chercheurs. Dans certaines limites la foi leur laisse toute liberté d'accumuler leurs hypothèses. On peut être évolutionniste sans cesser d'être catholique. Si l'hypothèse évolutionniste était un jour démontrée—ce qui est loin d'être acquis ⁽¹⁾—elle ne serait pas en contradiction avec le dogme. Il est permis d'envisager l'éventualité de cette démonstration. "Bien entendu, explique M. Wintrebert, il s'agit uniquement ici d'un évolutionnisme spiritua-liste, avec Dieu créateur, gouvernant par sa Providence toutes les transformations des êtres et ce n'est pas la valeur scientifique de l'évolutionisme qui est en question, mais la possibilité d'accorder ses principes avec tout l'ensemble de la doctrine révélée."

Dieu, dit la Genèse, a formé l'homme du limon de la terre et il lui a insufflé un souffle de vie. Très bien. Que veut dire ce mot "formavit"? D'après le verbe hébreu, littéralement, ce serait l'acte du potier qui pétrit l'argile. Il faut donc, puisqu'on ne peut prêter *des mains* à Dieu, être immatériel, il faut donc interpréter le texte de Moïse. Écoutons M. Wintrebert :

Donc le texte requiert une interprétation. Mais, je me hâte de le dire, l'interprétation la plus commune chez les catholiques s'écarte, le moins qu'il est possible, du sens littéral; elle admet : 1o que Dieu est intervenu spécialement dans la formation du corps d'Adam ; 2o que la matière première directe de ce corps fut une matière minérale, la poussière de la terre. Il s'en faut, toutefois, que ces deux points de la doctrine révélée possèdent aux yeux des théologiens la même importance. Sur le premier, la thèse catholique est fortement établie: *Primi parentes immediate a Deo conditi sunt* (Hurter). Peut-être la foi n'y est-elle pas directement engagée, mais en plusieurs circonstances solennelles, l'Eglise a donné clairement à entendre que tel était son sentiment. Ainsi le demandent d'ailleurs et l'interprétation

(1) Les savants articles en cours de l'un de nos directeurs, M. l'abbé Perin, professeur de Philosophie, ont dû édifier nos lecteurs à ce sujet.—E.-J. A.

la plus naturelle du texte sacré et la nécessité de sauvegarder pleinement certaines vérités dogmatiques ; nous y insisterons dans un instant. Sur le second, la liberté est plus grande : pas de dogme qui soit en cause ; la doctrine est formulée en application des règles ordinaires de l'herméneutique, et de celle-ci en particulier, qu'on ne doit pas, sans de sérieuses raisons, s'écarter du sens littéral de nos Saints Livres. — En quoi, maintenant, les principes du transformisme s'opposent-ils à cet enseignement commun ? Est-ce sur le premier point ? En aucune façon, c'est uniquement sur le second. L'évolutionniste — que j'ai ici en vue — admet parfaitement une intervention spéciale de Dieu dans la formation du corps de l'homme ; il lui semble seulement que cette intervention a porté sur une matière, non pas minérale, mais organique. Par son origine, cette matière appartient, si l'on veut, au monde minéral, et même ses éléments y retourneront un jour ou l'autre, mais déjà la vie lui a été donnée, elle en a subi, dans des époques antérieures, toutes les vicissitudes. Une lente et régulière évolution, sous l'influence des lois établies au commencement par le Créateur, l'a conduite, de progrès en progrès, jusqu'aux plus hautes perfections compatibles avec l'animalité. C'est ce moment que Dieu choisit pour l'associer à l'âme spirituelle. Mais il lui faut, à cette fin, la transformer encore et comme la pétrir à nouveau de ses propres mains, si bien que, du premier corps humain, il demeure la cause efficiente immédiate et que, d'aucune manière, le corps d'Adam n'est antérieur à Adam lui-même.

LES FALSIFICATIONS BIOLOGIQUES DE HAECKEL, de la *Semaine* de Paris, par L. Collin (20 mars 1909). — Il faut bien prendre garde que l'opinion citée plus haut ne donne pas comme acquise mais *suppose* la thèse transformiste. Les savants sont loin d'être d'accord en effet à ce sujet, et ils n'ont pas *prouvé* grand chose. Quelques-uns même, dans leur ardeur, sont plus qu'audacieux. On en jugera par cet article, que nous trouvons dans la *Semaine* de Paris, sous la signature de M. L. Collin.

Le célèbre professeur d'Iéna—M. Haeckel—dont la soixante-quinzième année a sonné le 16 février dernier, vient de prendre sa retraite. Il le fait à un moment où son autorité de savant, déjà fort contestée depuis plusieurs années, est menacée d'une ruine complète. Cet homme qui, un demi-siècle durant, a combattu le christianisme et la foi en Dieu au nom de la science positive, ne serait au fond qu'un faussaire qui a fabriqué de la fausse science pour les buts qu'il se proposait. C'est du moins le refrain peu réjouissant qui l'accompagne dans sa retraite, et au sujet duquel un spécialiste en la matière, le P. Wassmann, écrit les lignes suivantes :

Qu'en est-il des "falsifications de figures d'embryons" reprochées à

Haeckel, et comment celui-ci s'est-il justifié de cette accusation? C'est ce que nous allons établir en quelques points.

1o Dans la première édition de son ouvrage *Histoire naturelle de la création* (1868), Haeckel avait reproduit trois fois le même cliché, pour prouver que les embryons de l'homme, du singe et du chien, ne peuvent être distingués les uns des autres. Trois fois aussi, il avait reproduit le même cliché, pour montrer que les embryons du chien, du poulet et de la tortue, sont d'une similitude telle qu'on les confond facilement entre eux. Mais Rüttimeyer eut vite fait de découvrir le *truc* et blâma fortement l'auteur de l'ouvrage de s'être rendu coupable d'une telle improbité scientifique. Ce fut un rude coup porté au crédit de Haeckel comme savant. Telle est l'histoire des "trois clichés" qui, la première fois, donna occasion d'accuser Haeckel de falsification de figures.

2o En 1874, l'anatomiste Wilhelm His, de Leipzig, soumit à un examen approfondi les figures d'embryons contenues dans l'*Histoire naturelle de la création* et l'*Anthropogénie*, du même auteur. La conclusion à laquelle il arriva fut celle-ci, à savoir que la plupart des prétendues *originalités* de Haeckel n'étaient que de pures inventions de sa part et étaient représentées d'une manière tout à fait fantaisiste. Il lui reprocha alors d' "avoir joué légèrement avec les faits" et lui refusa désormais le titre de "naturaliste", auquel appartient tout d'abord la probité et le respect absolu de la vérité basée sur les faits.

3o Haeckel a répondu à ces accusations dans la "conclusion apologétique" de la 4e édition de son *Anthropogénie*, publiée en 1891. Il avoue que, par la triple reproduction d'un seul et même cliché, pour illustrer trois objets très semblables, il a commis "une sottise souverainement inconsidérée". C'est donc reconnaître comme vraie l'affaire des "trois clichés" découverte par Rüttimeyer. Contre les allégations de His, concernant les figures d'embryons inventées ou maquillées par lui, il ne trouve d'autre excuse que celle-ci, à savoir que ce sont là des "représentations schématiques" qui, naturellement, comme telles, ont été imaginées par lui, mais que la plupart des savants ayant coutume d'agir ainsi, on ne peut les lui reprocher comme étant des falsifications. Haeckel n'a oublié qu'une chose en écrivant cela, c'est que les autres savants donnent les références de leurs figures, et ont soin d'indiquer celles qui sont purement schématiques, car autrement ils tromperaient leurs lecteurs, qui croiraient que l'auteur a réellement vu ce qu'il n'a fait qu'imaginer. Or, d'après le propre aveu de Haeckel, la plus grande partie des centaines de figures contenues dans son *Anthropogénie*, ne sont que des figures schématiques, alors que c'est le petit nombre d'entre elles qu'il donne comme telles. Il a donc trompé ses lecteurs, sans compter que, d'autre part, ou bien il ne donne pas de références pour ses figures, ou bien, s'il en donne, c'est d'une façon tellement générale, qu'on ne peut contrôler si la copie répond à l'original.

4o Cette question des falsifications scientifiques de Haeckel est revenue récemment sur le tapis avec Arnold Brass, dans sa brochure *le Problème*

simiesque (1908), et un certain docteur X, dans la *Münchener allg-Zeitung* (19 décembre 1908), de même qu'avec un nombre considérable d'articles de journaux, soit en Allemagne, soit en dehors de l'Allemagne. Brass prétend que, dans son ouvrage *le Problème de l'homme* (1907), Haeckel a donné une série de figures fausses ou modifiées d'une manière tendancieuse. Il l'accuse même d'en avoir falsifié à dessein. Haeckel a essayé de se laver de ces accusations dans un article du journal socialiste la *Berliner Volkszeitung* (29 décembre 1908), intitulé *Falsifications scientifiques*. Voyons s'il a réussi. Dans la première partie de cet article où il traite la question des "figures d'embryons falsifiées", il avoue humblement que, en réalité, "une petite partie" de ces figures, "peut-être six ou huit pour cent", ont été falsifiées dans le sens indiqué par Brass. Ce sont toutes celles par lesquelles il s'est vu obligé de combler, au moyen d'hypothèses, des lacunes sur lesquelles les faits sont muets. Ces figures sont donc purement schématiques et de son invention propre. Dans la seconde partie de l'article où il s'occupe des *Figures exactes et des figures schématiques*, Haeckel prétend que s'il a commis des faux dans la représentation des embryons, il a des centaines de complices assis avec lui au banc des accusés, complices parmi lesquels se trouvent beaucoup des biologistes les plus en vue, attendu que le plus grand nombre des figures que ces savants ont l'habitude de donner dans leurs ouvrages ne sont pas "exactes", mais plus ou moins "arrangées, schématiques ou construites". Si donc on lui fait un reproche de falsification à cause de ses figures schématiques, ce reproche, il faut l'adresser également à tous les savants qui usent de ce genre de figures.

50 Tel est le point précis sur lequel porte l'essai de justification de Haeckel. Est-il solide ? Ne n'est-il pas ? Il ne peut guère y avoir de doute à ce sujet. Ici s'applique, dans toute sa vérité, le proverbe : "Qui s'excuse s'accuse".

Le côté pitoyable de cette défense n'a pas échappé non plus aux amis du vieux professeur. Si quelques-uns d'entre eux ont essayé de le sauver du naufrage en se solidarissant avec lui et en cherchant à expliquer ses explications, d'autres n'ont pu s'empêcher de dire crûment leur sentiment à ce sujet. Ainsi le professeur Koelsh de Zurich qui écrivait dernièrement : "Quand j'ai lu les lignes que Haeckel a consacrées à sa justification, j'en ai rougi pour lui".

OPINIONS CHINOISES SUR LES BARBARES D'OCCIDENT, par le *Commandant Harfeld*, dans le *XXe siècle* (9 mars 1909).—La doctrine et la civilisation chrétiennes n'ont pas à lutter rien que contre les tenants des écoles matérialistes et évolutionnistes de l'Europe contemporaine. Les oeuvres d'apostolat aux pays infidèles ont toujours été chères à l'Eglise. C'est de cette pensée de foi que nous sommes nés au Canada, il y a trois siècles. Or, parmi les populations les plus revêches à l'évangéli-

sation, il faut mettre en première ligne les fils du mystérieux empire de Chine. Un officier distingué de l'armée française, M. le Commandant Harfeld, donne au *XXe Siècle* une exposition de ce fait qui nous a paru des plus intéressantes. Nous citons ce qui a trait à la haine du Chinois contre l'apostolat chrétien.

L'apostolat chrétien n'est pas la moindre cause de la haine chinoise contre l'Occidental. On retrouve aujourd'hui, dans l'empire du Milieu, les préjugés et les passions qui, voici bientôt deux mille ans, armèrent contre le christianisme naissant l'empire romain, et qui déchaînèrent contre les messagers de la bonne nouvelle, en tous pays, les tenants des vieux mythes, des superstitions et des traditions païennes.

Certes, il se rencontre, en Chine, des esprits assez éclairés et impartiaux pour rendre justice à la morale prêchée par les missionnaires catholiques, aux prodiges de charité qu'ils accomplissent. Mais ceux-là même s'irritent sourdement de l'assurance avec laquelle les apôtres de la vérité attaquent le millénaire mensonge de la religion nationale et combattent le culte des ancêtres, qui synthétise là-bas l'enseignement des sages, et qui passe pour la pierre angulaire de l'édifice politique et social chinois.

Le refus des chrétiens de sacrifier aux ancêtres suffirait presque à expliquer la haine du clan contre eux. Et que d'autres superstitions aggravent leur cas ! C'est une croyance universelle, en Chine, que tous les fléaux sont dus à l'irritation des dieux et des génies. Pour conjurer le mal, chaque bourgade organise des processions qui ne sont efficaces qu'à la condition que tous les villageois y participent. Un chrétien s'y dérobe-t-il, comme il le doit à sa foi ? C'est un tolle général : il est la cause de la persistance du fléau, et l'on n'attend plus que l'occasion de le châtier.

Ce n'est pas tout : la foule accuse les missionnaires de sorcellerie et assimile le baptême et la sainte communion à des charmes magiques. Ces médecines merveilleuses dont usent les Barbares et que détiennent les missionnaires, cet iodoforme qui arrête la gangrène, ce chloroforme qui supprime la douleur, les Célestes, qui croient à l'efficacité curative de la chair humaine, se persuadent sottement qu'on y emploie les yeux des enfants chinois. Il leur paraît également hors de doute que les viscères, les cervelles et les moelles des petits Chinois sont utilisés pour la fabrication des produits photographiques et pour la transmutation du plomb en argent. Ajoutez-y des histoires atroces de rapt, de mutilations, de meurtres monstrueux, propagées contre les Soeurs par le pamphlet et la caricature. Comment s'étonner qu'à certaines heures cette foule ignorante, et qui ne sait ce qu'elle fait, aveuglée par les mensonges d'hommes qui savent trop, eux, ce qu'ils font, s'arme, court sus aux missions, saccage et massacre ?

Et pourtant, il faudra bien que MM. les Chinois s'y fassent. Si nous pouvons nous corriger de certains de nos torts vis-à-vis d'eux, si même nous le

devons, en voici un dont l'Occident chrétien ne se corrigera jamais. Tout fait craindre, hélas ! que des légions d'apôtres payeront encore de leur sang héroïque l'accomplissement de la mission que leur a donnée le Maître divin. Mais c'est l'honneur éternel de l'Eglise de ne point reculer devant le martyre, et jusqu'à ce qu'il triomphe, saint Georges foncera sur le Dragon.

L'INFLUENCE D'UN COMÉDIEN — M. COQUELIN, par M. Paul Adam.—J'ai reçu cet article, sans date et sans référence aucune, de l'un de nos maîtres de l'enseignement secondaire les plus et les mieux au courant. Je n'ai qu'un regret c'est de ne pouvoir tout le citer. Rarement on a mieux fustigé l'influence malsaine dont est capable un acteur de talent. Et l'on se souvient si M. Coquelin, que la mort vient de ravir au *Chantecler* de M. Rostand, avait du talent. Voici simplement le jugement d'ensemble que porte, dès le début de son article, M. Paul Adam, assez connu d'ailleurs pour qu'on ne le soupçonne pas d'intransigeance religieuse. On remarquera la belle allure et la verve spirituelle de ce vrai "portrait" d'un acteur et de son action.

Bariolé de jaune et de rouge, le béret sur l'oreille, le mollet en saillie dans le bas de couleur, et le menton bleu sur la collerette, Coquelin fut, pendant toute une époque, le meilleur espoir de plaisir pour la bourgeoisie française. Vraiment il incarnait ce besoin de critique agressive qui trépigne dans nos coeurs gallo-romains. Scapin, il berna la sagesse, seconda les amours impulsives, rendit absurdes tous les devoirs et saints tous les appétits, selon l'immoralité de Molière. Figaro, il vilipenda la tradition en l'accusant d'hypocrisie. Valet narquois, serviteur des galants et des filles pécheresses, ennemi de la famille ou de l'économie, des médecins ou de la science, du guet ou de l'Etat, il conquit sa gloire au détriment des principes sociaux, et cela, parmi les applaudissements des juges, des ministres, des législateurs. De 1860 au début du vingtième siècle, ce symbole humain de l'individualisme fut le thème des admirations unanimes. Tous les enthousiasmes de femmes le louèrent. Quarante ans, sur le génie de Coquelin s'accordèrent, dès le second service, les messieurs en frac et les dames décolletées qui ne se connaissent pas avant le potage. Quarante ans, la bourgeoisie riche, instruite et conservatrice, applaudit, en ce Figaro, le plus efficace adversaire de ses maximes. L'individualisme que fonda Molière, que restaura Jean-Jacques Rousseau, l'individualisme qui va, peut-être, en ce siècle, détruire la France d'autrefois propriétaire et rentée, Coquelin le fit chérir, grâce à son talent unique, par les bravos de théâtre. Et l'on s'explique ainsi l'amitié qui lia l'homme du tréteau à l'homme de la tribune. Avec

raison Coquelin et Gambetta se crurent des collaborateurs. Un Taine, un Flaubert, un Renan, un Zola, ne pouvaient avoir ce prestige visible du geste qui, dans le même sac, enveloppait, avec le grotesque de Gêronte, toutes les survivances de la morale vieillie et des vérités anciennes, pour les bâtonner devant les rires unanimes, fussent-ils légitimistes, bonapartistes, orléanistes, opportunistes. Judicieusement, M. Adolphe Brisson rappelait naguère la verve de ce Figaro aboyant ses couplets vers la loge des ministres, un soir voisin du Seize Mai, tandis que le parterre redoublait ses ovations pour l'audace du magnifique comédien.

CHEZ L'ÉVÊQUE DE JEANNE D'ARC, d'une interview de *Mgr Touchet*, avant la béatification, par *M. Léo Archer* (du *Gaulois*, 10 avril 1909).—Tout a été dit sur l'héroïne française que l'Église vient de béatifier, ce 18 avril dernier. Il nous a semblé cependant que nos lecteurs goûteraient cet entretien de *Mgr l'évêque d'Orléans* avec un journaliste, huit jours avant les fêtes solennelles du Vatican, auxquelles, on se le rappelle, notre diocèse et notre pays étaient représentés par *Mgr Racicot*, évêque auxiliaire de *Mgr l'archevêque de Montréal*.

—La figure de Jeanne historiquement est admirable, a dit *Mgr Touchet*, et tout homme de bonne foi, en l'étudiant, ne peut pas ne pas être d'abord saisi, étonné, puis frappé d'admiration, devant l'oeuvre merveilleuse qu'elle a accomplie en si peu de temps, vingt-quatre mois à peine, dont douze mois passés en prison ! Cette enfant de 19 ans devenue tout d'un coup chef de guerre, cette guerrière qui jamais ne versa le sang, cette vierge si pure qu'elle inspirait la pureté par sa seule présence, cette héroïne brave comme une épée et humble comme la plus modeste des religieuses, cette sainte qui finit sur un bûcher, a retenu, surpris, enthousiasmé tous ceux qui se sont occupés d'elle, même les plus primitifs des êtres. Un évêque missionnaire m'écrivait qu'il lisait quelquefois à ses sauvages la vie de Jeanne d'Arc, et que c'était la chose qui les frappait le plus ! — Certes, elle est nôtre, celle qui fut la merveille de notre histoire nationale, incomparable patriote qui sauva un royaume, un peuple et un roi ; mais elle est en même temps une figure universelle, qui a conquis l'admiration et le respect du monde entier. Je n'en veux pour preuve que cette longue liste de 754 cardinaux, archevêques et évêques, qui signèrent, en 1899, des lettres postulatrices, demandant la béatification de Jeanne d'Arc. A côté des 79 évêques français, on y trouve 25 prélats anglais, 7 évêques russes, 56 américains, 4 africains, 6 australiens, jusqu'à des prélats du Thibet, du Guatemala, des îles Sandwich et de la Nouvelle-Zélande ! J'ai reçu plusieurs lettres d'évêques américains me faisant part de leur intention d'assister aux fêtes d'Orléans. Un missionnaire africain, même, de la région des Grands Lacs, vient de m'écrire pour me faire

connaître combien on se félicitait là-bas de la béatification de Jeanne ! Tous ces faits, et beaucoup d'autres encore, qu'il serait trop long de vous citer ici, montrent combien la prochaine béatification de Jeanne d'Arc réjouira non seulement la France, mais encore le monde entier !

Mgr Touchet refait alors au représentant du *Gaulois* l'histoire de la cause de béatification. De 1841 à 1849, Jules Quicherat avait publié des volumes de documents sur Jeanne d'Arc. Mgr Dupanloup, alors évêque d'Orléans, y trouva une Jeanne digne de toutes ses pensées et de toutes ses admirations. Le 8 mai 1869, il signait avec douze prélats une supplique au Pape Pie IX, en vue d'obtenir l'introduction de la cause. Mais le Concile et la guerre survinrent, et ce fut seulement le 2 novembre 1874 que le procès s'ouvrit. A la mort de Mgr Dupanloup (1878) la cause tomba entre les mains de son successeur Mgr Coullié, aujourd'hui cardinal-archevêque de Lyon. Deux procès eurent lieu sous son épiscopat, l'un en 1885, l'autre en 1887. En 1894, c'est à Mgr Touchet, qui venait de succéder à Mgr Coullié nommé à Lyon, que fut confié le procès en *non-culte*. En 1897, il fut chargé également du procès apostolique sur chacune des *vertus* de la Vénérable. La séance de clôture en eut lieu le 22 novembre.

—Nous nous étions donné rendez-vous à neuf heures du soir, raconte le prélat, dans la petite chapelle de l'évêché. Avec la lampe du Saint-Sacrement, quelques bougies seulement nous éclairaient. Tous nous savions que se terminait une oeuvre dont les conséquences seraient grandes pour l'Eglise et pour le pays. Lorsque les dernières formalités furent terminées, nous nous agenouillâmes, et d'une même voix et d'un même coeur, nous récitâmes le *Te Deum*. Au moment où, silencieux, occupés de nos pensées, nous sortions, un de nous dit, et je n'ai jamais oublié cette réflexion : "C'est fini, et je le regrette presque. Il faisait bon approcher longuement de Jeanne d'Arc. Se peut-il que Dieu ait créé une âme aussi belle que celle-là ?"

Ce fut ensuite le procès de 1902, sur les *miracles*, qui se terminait le 24 janvier dernier par l'approbation du Pape à ce qu'on procédât à la béatification.

Léon XIII et Pie X avaient à coeur tous les deux cette cause de l'héroïne française. Un jour que Mgr Coullié demandait à Léon XIII quelles nouvelles il devait rapporter en France au

sujet de la cause, le Pape répondit: "Dites qu'on vous encourage", et, à Mgr Touchet qui cherchait qui il devait charger à Rome de pousser l'affaire, Sa Sainteté suggéra avec bienveillance: "Chargez-en le Pape". Quand Pie X était encore le cardinal Sarto, il avait donné une lettre postulatoire à Mgr Touchet pour la béatification.

"Le Pontife suprême — ajoute Mgr d'Orléans — daigna ne pas oublier la promesse du cardinal. A l'audience qu'il accorda au promoteur de la foi, après son couronnement, il décida que la première réunion de la congrégation des Rites, en présence du Saint-Père, serait consacrée à la vénérable Jeanne. Lors de toutes mes visites à Rome, il me parlait de la cause de l'héroïne avec la plus visible sympathie. Sur sa table de travail, il y avait deux statues: celle du curé d'Ars et celle de la Vénérable. "Des miracles, me disait-il, des miracles, monseigneur, et nous la béatifierons, votre Jeanne." Lors d'une audience toute récente, il daigna même ajouter "qu'il désirait la béatification plus vivement que moi-même!"

UNE STATUE A MME DE SÉVIGNÉ, article de *M. Emile Faguet*, de l'Académie française (20 mars 1909).—Parler de Mme de Sévigné après avoir parlé de Jeanne d'Arc, c'est sans doute faire une transition du sacré au profane; mais c'est rester toujours en France et au pays de la gloire. M. Faguet s'étonne que la célèbre femme de lettres n'ait pas encore sa statue. Il en donne une raison spirituelle, et il développe sa thèse de la façon la plus vivante. Cela ne se résume pas, il faut citer.

Il y a deux choses qui, en France, mènent à tout: appartenir à une minorité et appartenir à une province. Les minorités et les provinces se soutiennent, se solidarisent, se tiennent aux coudes. Voulez-vous avoir une statue? Soyez de province. Voulez-vous en avoir deux? Soyez d'une province qui ait à Paris une colonie bien organisée. Voulez-vous n'en pas avoir? Ayez du génie, soyez de Paris et ne vous occupez pas de politique. Dans ces conditions-là vous êtes sûr de votre affaire. — Et c'est ainsi que tant de provinciaux de "gloire inférieure" ont leur statue à Paris et en province, et que Musset a attendu la sienne cinquante ans. Si les Musset étaient nés en province, non seulement Alfred aurait eu la sienne en 1858; mais Paul aurait eu la sienne en 1881. Et c'est ainsi que La Bruyère attend encore sa statue à Paris et que Mme de Sévigné attend la sienne pareillement. — Et en vérité c'est un peu honteux! A qui élèvera-t-on des monuments si ce n'est à ces gens-là? D'abord parce qu'ils ont eu du génie, et c'est déjà une raison; ensuite parce qu'ils ont *chanté* Paris, parce qu'ils ont conté son his-

toire, décrit ses aspects, marqué sur le papier sa physionomie, ses physionomies diverses, parce qu'ils sont des historiens et des peintres de Paris. — Mme de Sévigné, pour ne s'occuper que d'elle aujourd'hui, aimait Paris, comme Paris l'aimait. Cela ne l'empêchait pas de se trouver très à l'aise et en gracieuse gaieté aux Rochers, à Livry, à Vichy, à Bourbilly et même sur la Loire, dans son carrosse posé de biais ou de droit fil, selon le soleil, sur l'arrière d'un bateau, ce qui faisait "le cabinet le plus agréable du monde", car elle était *polyphile*, comme son ami La Fontaine; mais enfin c'est encore à Paris qu'elle se trouvait le mieux et qu'elle était de la meilleure humeur.

La voyez-vous se postant à une fenêtre auprès de l'Arsenal pour voir passer Fouquet ramené du tribunal à sa prison par M. d'Artagnan et recevant le salut de ce malheureux que d'Artagnan a prévenu de la présence de sa grande amie; la voyez-vous se plaçant en bon endroit pour voir passer la Brinvilliers, puis la Voisin, marchant au supplice, car il faut que ses correspondants de province sachent, ce qui est très important, comment meurent ceux qui font mourir; la voyez-vous allant en carrosse ou en chaise de son hôtel Carnavalet au faubourg de Vaugirard — au "faubourg", comme elle dit, car c'est pour elle le faubourg par excellence — à dessein de voir Mme de La Fayette et La Rochefoucauld et le cardinal de Retz et de causer avec eux dans ce joli jardin à jet d'eau qui est l'endroit à souhait pour avoir frais à Paris; la voyez-vous commandant ses gens et disant qu'on se hâte et qu'il faut que les chevaux ne bronchent pas, car "Je vais en Bourdaloue"? Si vous la voyez ainsi, ne vous dites-vous point que c'est là l'historien le plus curieux, le plus exact, le plus riche en informations, le plus élégant et le plus spirituel du vieux Paris? Ne vous dites-vous point que la gloire de Paris est intéressée dans l'oeuvre de cette femme charmante et que Paris lui doit gratitude et reconnaissance? Mais Mme de Sévigné, c'est Paris même sous sa forme la plus séduisante et la plus exquise! Mme de Sévigné, c'est le sourire de Paris en 1680! Paris se doit à lui-même de se reconnaître et de s'aimer en elle. Il a assez l'habitude de s'admirer pour qu'il soit étonnant qu'il ne songe point à s'admirer en l'une de ses "personnes" les plus admirables.

Je ne vois pas l'objection. Craint-on d'offenser la modestie de Mme de Sévigné? Ce serait une crainte vaine. Ce fut une modeste; ce ne fut pas une effarouchée. Un peu de louange présentée avec esprit ne lui déplaisait pas, et je l'aime ainsi. Une modestie trop ombrageuse est une forme de l'orgueil; et l'ami de Mme de Sévigné, La Rochefoucauld, a dit: "Trop d'empressement à repousser les éloges est un désir d'être loué deux fois". On peut faire hommage à Mme de Sévigné: ni elle ne s'y dérobera, ni elle n'en sera entêtée. Elle sera douce envers la louange, comme elle l'était envers tout le monde. — Craindrait-on de faire une manifestation féministe et d'encourager le *bas-bleuisme*? Nous avons affaire précisément à un grand écrivain français qui n'a jamais voulu écrire un livre, même tout petit. On peut même le regretter et certain *Traité de l'amitié* qu'elle a vaguement,

peut-être en se jouant, projeté d'écrire, peut être rangé au nombre des choses que nous sommes fâchés qu'elle n'existent pas. Mais encore, dresser une statue à Mme de Sévigné serait dire aux dames: "Ecrivez, certes; écrivez dix gros volumes, mais écrivez-les sans y songer et sans avoir le dessein d'écrire, certains exemples prouvant que c'est peut-être le moyen d'en écrire qui soient immortels."

Elie-J. Auclair.

Secrétaire de la rédaction.